

CHAPITRE IV

NATURALISME DES IMAGES GÉNITALES PALÉOLITHIQUES

A – Les Paléolithiques et l'anatomie

Grâce à cette revue des vulves paléolithiques, il devient plus facile d'en entreprendre l'étude. Notre but est d'essayer d'établir si ces images sont réalistes et en quoi (angle de vue, conformité au vivant), de déterminer s'il y a une stylisation et comment (schématisation, convention graphique), de préciser s'il y a un sens sexuel et d'apprécier leur symbolisme, s'il y a lieu (associations masculin et féminin),

En observant les images de vulves colligées dans notre corpus, on ne peut manquer d'être frappé par la précision anatomique de nombre d'entre elles (fig. 228 à 230), contrairement à l'opinion de D. de Sonneville-Bordes (1967). Ce souci du détail avait déjà été observé dans les corps féminins figurés (Duhard, 1989b, 1993a), à l'inverse de ce que manifestent les corps masculins (Duhard, 1996a). Mais on le retrouve aussi sur les phallus, dont certains sont de vrais modèles anatomiques. Cela conduit à penser que les Paléolithiques, au moins certains d'entre eux, avaient de bonnes connaissances de la morphologie humaine, et cela amène à s'interroger sur le réalisme des images génitales féminines.

Les Paléolithiques connaissaient-ils l'anatomie ? Les connaissances anatomiques animales des peuples chasseurs, les Préhistoriques inclus, est attestée par de nombreux témoignages, comme les traces osseuses de boucherie et la précision éthologique et morphologique des sujets figurés, y compris les caractères sexuels et saisonniers (bois, pelage). Concernant plus particulièrement les humains féminins, les corps représentés ne souffrent généralement pas de doute diagnostique quant à leur nature humaine et à leur sexe. Les détails spécifiques du corps féminin - seins, fesses, hanches, abdomen, organes génitaux externes – sont suffisamment fidèles pour qu'on puisse reconnaître une femme et déterminer son statut physiologique : tranche d'âge et adiposité, gravidité et parité. Dans nombre de cas, l'exactitude graphique des vulves représentées incite à penser que les Paléolithiques, bons observateurs de la Nature, avaient également une bonne connaissance du corps humain, spécialement féminin, y compris dans les détails les plus intimes.

1 - L'anatomie humaine externe

a - La lisibilité du corps humain

La morphologie externe du corps humain est d'observation aisée. Il suffit d'un examen visuel. Nous n'avons pas de difficulté à reconnaître les différentes parties du corps dans les représentations paléolithiques. C'est vrai particulièrement sur celles des femmes (Régault, 1912 ; Pales, 1976 ; Duhard, 1989, 1993). Mais la station debout, définitivement adoptée par les primates évolués que nous sommes, a eu pour conséquence de dissimuler aux yeux la région périnéale, avec un anus devenu totalement invisible et une vulve cachée ou, au mieux, partiellement visible. A la différence des organes génitaux externes masculins, exhibés en totalité et, partant vulnérables, ceux de la femme sont doublement occultés : leurs gonades dans le petit bassin et leur vulve entre les cuisses. La moitié invisible de l'humanité, ce n'est pas la femme, comme dit par C. Cohen, mais la vulve, définitivement perdue de vue à la suite de cet acquis majeur de l'humanité qu'est la station érigée et la bipédie définitive. La vulve, comme une sorte de coin à

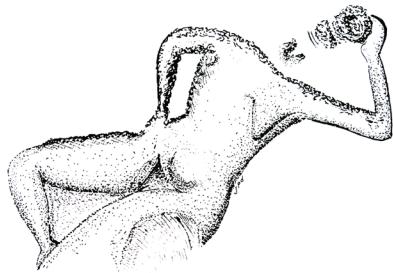


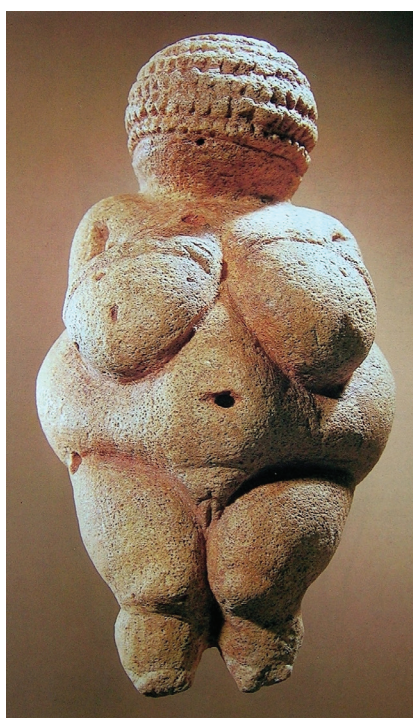
Figure 239 – La Magdeleine-des-Albis femme de la paroi gauche : a, photographie Delluc du moulage ; b, relevé Duhard

cheval sur le bas-ventre et l'entre-cuisse, est invisible de dos et très partiellement visible de face, une situation originale permettant à la femme en position verticale de bipédie, d'en montrer une partie tout en cachant le reste. Conséquence incidente : la vue périnéale est dans le quotidien une vue impossible, qui ne le devient que dans le cadre de l'intimité consentie du décubitus dorsal, cuisses écartées en position dite gynécologique.

Du fait de la confidentialité de la vulve, la Nature a dû prévoir d'autres éléments de signalisation sexuelle, visibles sous divers angles, qui sont la rotondité des seins et des fesses, la toison pubienne fournie et une fausse fente vulvaire. De tous les primates, la femelle humaine est celle dont les mamelles sont les plus développées et de façon permanente, même en l'absence de grossesse ou d'allaitement. Et cela sans utilité physiologique, car il est démontré que l'abondance ou la qualité de la lactation n'est pas proportionnelle au volume du sein, mais à celui des hanches et au désir d'allaiter. De même pour les fesses : toutes les conditions étant égales par ailleurs, elles sont plus développées chez la femme que chez l'homme et leur volume est corrélé à l'âge et à la parité (Wangermez et col., 1980). Et cela sans utilité physiologique, là non plus : la couche grasse qui enveloppe les muscles fessiers n'est pas une graisse de réserve, contrairement à celle des dépôts trochantériens (au niveau des hanches) que mobilise l'allaitement. Les rotondités antérieures mammaires et postérieures fessières sont, de plus, visibles de face ou de dos comme de profil.

La pilosité génitale, couvrant la vulve du pubis à l'anus et débordant souvent les sillons génito-cruraux, constitue un signal puissant supplémentaire, remarquable sur un corps par ailleurs glabre (excepté aisselles et crâne). La femme est de toutes les femelles de primates, la seule à présenter un corps glabre orné de cette toison, véritable appât visuel et piège olfactif efficace pour les phéromones urinaires et vulvaires destinées à l'organe voméro-nasal situé dans le nez.

Il n'est pas jusqu'à la fente vulvaire qui ne participe à ce dispositif de leurres destinés au mâle humain : la partie « utile » de la vulve, celle qui abrite l'orifice vaginal et permet d'y accéder, est très postérieure, près de l'anus, et ne se voit pas en bipédie normale. L'échancrure, qui s'offre à la vue dans la partie antérieure et pubienne de la vulve, est une fausse fente créée par la partie antérieure des grandes lèvres qui remontent très haut, vers le mont de Vénus : elles masquent et abritent l'orifice urinaire et le clitoris.



Figures 240 et 241 – Willendorf vénus (photographie Bosinski) – Laussel Femme à la corne (photographie Delluc)

Dans les représentations humaines qui nous sont parvenues, nous avons tout loisir d'examiner ces corps dans le détail car ils sont dénudés. Doublement dénudés même car, à l'absence de pilosité figurée (dans la majorité des cas), s'associe une absence de vêtements (sauf exceptions). Cette nudité des corps n'a pas manqué d'intriguer les préhistoriens, mais elle rassure les paléo-cliniciens : les Paléolithiques ont eu loisir d'examiner des femmes nues.

b - Les Paléolithiques vivaient-ils nus ?

Cette question a été abordée par l'un de nous (Duhard, 1989) et ses conclusions peuvent se résumer ainsi : les humains, à un stade de leur évolution, ont présenté une pilosité corporelle développée, et des traces persistent, dans le lanugo fœtal et la pilosité adulte, généralement discrète, minuscule et vestigiale, mais parfois localement développée, chez l'homme essentiellement. Avec l'exception bien connue des Aïnous des deux sexes des îles Kouriles et du Hokkaido, étudiés par A. et Arl. Leroi-Gourhan, qui, autrefois, étaient velus comme des ours (Leroi-Gourhan, A. et Arl., 1989). La vague pilo-motrice ou horripilatrice, dite aussi « chair de poule », qui nous affecte parfois témoigne du caractère fonctionnel, jadis, des poils corporels (Delluc G., 2006), et nous rappelle notre parenté avec les mammifères et primates velus.

De temps à autre, - réminiscence d'ancêtres autrefois poilus, désordre hormonal (hirsutisme) ou anomalie génétique (*hypertrichosis lanuginosa congenitale*) -, naissent des enfants velus, comme la petite Lavinia Fontana et son frère Horatio (portraits de Toneta vers 1583), la jeune vietnamienne Krao, née vers 1876, ou le petit Yu Zhenhuan, né en 1978 dans la province de Liaoning en Chine, ou encore Julia Pastrana et Zenora, tous sujets porteurs de « pilosisme » ou hypertrichose. Ce thème a été repris dans le film de Jean Cocteau où la bête est interprétée par Jean Marais.

L'évolution vers l'humanité moderne s'est accompagnée d'une dépilation du corps et d'un développement de la sudation, deux phénomènes connexes permettant une meilleure gestion thermique (Morris, 1968). Les données de l'iconographie paléolithique militent dans ce même sens : rares sont les sujets à pilosité corporelle indiquée, contrairement aux assertions de certains auteurs (Piette, 1895 ; Lalanne, 1912) et nos observations montrent que, sauf de possibles exceptions, comme la *Femme au renne* de Laugerie-Basse? (fig. 11), les figures féminines sont dépourvues de poils (fig. 239 a, b ; 240 et 241), ce qui n'est d'ailleurs pas dans la nature des choses, les pilosités crâniennes, axillaires et génitales étant de règle dans les populations féminines. Une autre raison darwinienne à cette dépilation, bénéfique sinon déterminante mais rarement soulignée, est que la perte de la couverture pileuse a été un moyen de se débarrasser de la vermine qu'elle abritait, exception faite des poux (*Phthirus capitis* et *Ph. pubis*), qui continuent à nous parasiter ! Les populations vivant dans des régions glaciales, peu velues en majorité, ont dû s'adapter autrement : ce fut en substituant à leur pelage naturel celui des animaux (fig. 242).

Une autre question vient en corollaire : les Paléolithiques portaient-ils un vêtement ? Tout le monde s'accorde à répondre par l'affirmative, devant la présence d'un matériel complexe destiné à la préparation de peaux et à la couture : les poinçons et perçoirs remontent à l'Aurignacien ; les aiguilles à chas au Solutréen. Avec H. Breuil, nous admettons que ce vêtement comportait un grand nombre de pièces, comme le costume esquimau (Breuil, 1959). Avec une autre exception : les Fuégiens qui allaient nus ou se couvraient d'une simple cape en peau de bœuf, malgré les vents, la pluie et le froid ! S'il existe des preuves de vêtements dans les sépultures (Soungir, Grimaldi), en revanche, dans l'art, les exemples de corps vêtus (essentiellement féminins) sont rares, moins d'une vingtaine : la *Femme à l'anorak* de Gabillou, dont le sexe féminin est à prouver (fig. 243), la *Femme à la capuche* de Bédeilhac, sculptée sur la



Figure 242 – Un campement sous l'abri de Laugerie-Basse au Magdalénien (dessin de G. Tosello, collection J.-P. Duhard)

Figures 243 et 244 – Gabillou la Femme à l'anorak (photographie Gaussen, coll Duhard) – Bédeilhac la Femme à la capuche (relevé Delporte)



racine d'une canine de cheval (fig. 244), la *Figurine à la pèlerine* de Brassempouy, quelques femmes de la Marche où les tracés associés pourraient évoquer un vêtement (Pales et Tassin de Saint-Péreuse, 1976, observations n° 29, 35, 43I, 47, 56), quelques statuettes de Mal'ta et Bouret', où « certaines statuettes (..) sont habillées d'une sorte de combinaison de fourrure » (Delporte, 1993), peut-être les femmes gravées de Gönnersdorf. Peut-on en rapprocher les dépouilles animales arborées par quelques sujets présumés masculin (*diablotins* de Teyjat, humains de Gourdan, *Sorcier* 204 de Gabillou) (Duhard, 1993) ? Le vêtement aurait été rendu nécessaire aussi bien pour protéger du froid, quand les humains quittaient la proximité des foyers, que, peut-être, pour dissimuler les signaux sexuels, de façon à garder la cohésion des couples et à rassurer les mâles chasseurs absents (Morris, 1968).

La troisième interrogation est celle de la (ou des) raison(s) de cette double dénudation (pileuse et vestimentaire) des corps représentés ? Chacun y a été de sa théorie : raison esthétique pour G.-H. Luquet (1931b) ; raison érotique pour R.-D. Guthrie (1977, comparant ces figures à celles des revues pornographiques) ; raison identitaire pour E. Schmid (1979, l'humain doit se débarrasser de sa bestialité, poils et fourrures pour être reconnu) ; souci de représenter le schéma corporel et le sexe pour G. Delluc (2006) ; raison sémiologique pour A. Leroi-Gourhan (1964-65), qui est celle la plus pertinente à nos yeux.

Nous pensons avec lui qu'existe un langage des formes : « Le comportement figuratif est indissociable du langage, il relève de la même aptitude de l'homme à réfléchir la réalité dans des symboles verbaux, gestuels ou matérialisés par des figures (..). Comme le langage des mots, le langage des formes est plus ou moins riche et éloquent ; il est, par fondement, destiné à signifier (...). Il est lié aux fondations biologiques et repose sur une signification pragmatique, sociale, puisque parole et figuration sont le ciment qui lie les éléments de la cellule ethnique (...). La figuration se coule directement dans le système de relation (...). Langage et figuration relèvent de la même aptitude à extraire de la réalité des éléments qui restituent une image symbolique de cette réalité » (Leroi-Gourhan, 1964-1965). Nous essaierons de voir si les représentations de vulves, dans leur diversité graphique, sont destinées à signifier, de quelle façon et avec quel sens.

c - L'anatomie de la vulve

La variété des vulves représentées au Paléolithique supérieur qui, pour certaines, sont d'une évidente réalité anatomique, permettant de distinguer des vues pubiennes et des vues périnéales, laisse penser que nos ancêtres illustrateurs étaient à la fois d'attentifs observateurs et de talentueux graphistes (fig. 245 à 250).

Il est possible que les auteurs des représentations vulvaires aient eu l'opportunité d'acquiescer une connaissance anatomique précise de la vulve. Cela se traduit dans les détails de certains tracés complets. La vulve « anatomique » du Roc de Marcamps (fig. 248), la vulve périnéale 99c de Gouy (fig. 143), la vulve en bas relief du bloc 8 de la Ferrassie (fig. 102), la vulve de Laugerie-Haute ouest B5 (fig. 156), la vulve aurignacienne noire de Chauvet (fig. 62), les vulves en relief des bâtons percés du Placard (fig. 208) et de Pair-non-Pair (fig. 249) et la vulve modelée de Bédailhac 34 (fig. 25) en sont de remarquables exemples, non limitatifs. Dans beaucoup de représentations, du fait de la technique (gravure) ou du style (schématisation), la représentation est moins fidèle au modèle. Les caractères ne sont cependant pas absents, puisqu'on y reconnaîtra une vue pubienne ou périnéale, mais avec des variations dans l'aspect. A la décharge des artistes, il ne faut pas imaginer qu'une vulve ressemble à une planche d'anatomie, comme celle de H. Rouvière (fig. 2), avec ses composants parfaitement individualisés et lisibles, ni que la familiarité de la vulve découlant d'une pratique assidue, signifie que l'initié pourrait en faire de mémoire un dessin fidèle. Si l'on demandait à des gynécologues, au terme d'une carrière où ils ont eu l'occasion de voir plusieurs milliers de vulves, d'en dessiner une, sans doute n'omettraient-ils aucun détail mais il n'est pas sûr qu'ils réussissent à reproduire un standard anatomique assez juste, encore moins une œuvre d'art. Encore leur faudrait-il faire plusieurs essais, et avoir des dispositions graphiques. Nous l'avons vérifié.



Figure 245 – Roc aux Sorciers BDD 196 (cliché MAN) : peut être comparée au vivant dans une vue pubienne chez une femme debout (aspect triangulaire avec fente masquée par la pilosité)

Figure 246 – Roc-aux-Sorciers BDD 295 (cliché Guy Mazière, MAN, RMN) : peut être comparée au vivant dans une vue pubienne chez une femme assise (aspect en trapèze, fente peu visible "échancrée")

245			
246			
247	248	249	250



Figure 247 – vulve de Cazelle (cliché Aujoulat) : peut être comparée au vivant dans une vue pubienne chez une femme debout

Figure 248 – Roc-de-Marcamps MA 70.19, vulve ouverte (cliché Duhard) : peut être comparée au vivant dans une vue périnéale chez une primipare, vulve ouverte

Figure 249 – Pair-non-Pair, vulve du bâton percé (cliché Delluc) : peut être comparée au vivant dans une vue périnéale chez une femme secondipare

Figure 250 – Ferrassie 6A (cliché Delluc) : peut être comparée au vivant dans une vue pubienne chez une femme multipare, âgée et adipeuse



A défaut d'être gynécologues, tous les Paléolithiques étaient-ils des artistes ? Probablement pas. Tous les artistes étaient-ils talentueux ? Probablement pas non plus. Tous les artistes talentueux étaient-ils polyvalents et capables aussi bien de graver, sculpter ou peindre ? On peut en douter. N'est pas graphiste qui veut, il faut du talent, et les plus habiles n'ont pas manqué de passer par un stade d'apprentissage où il leur a fallu, soit observer le vivant, soit s'imprégner d'œuvres produites par d'autres et faire des croquis pour apprendre le geste, qui n'est que le résultat de l'image cérébrale élaborée. Les différences de traitement entre animaux et humains sont flagrantes. Certaines œuvres animalières font venir à l'esprit le terme de chefs-d'œuvre, et elles sont nombreuses. Les représentations de la grotte Chauvet ou de Lascaux, en particulier les chevaux, en sont un exemple. Il est difficile d'en trouver l'équivalent dans l'art des figures humaines, même pour les corps les plus achevés. On ne peut pas comparer, par exemple, les « vénus » du Roc-aux-Sorciers et de la Magdeleine à des représentations de Rubens, Goya ou Renoir.

Les artistes ont-ils pris des femmes pour modèles et réalisaient-ils des ébauches graphiques avant d'inscrire leurs œuvres sur un support mobilier ou pariétal ? Peut-être. Sans doute serait-on tenté de le dire, quand on voit les superpositions de traits des plaquettes, dalles et blocs de la grotte de la Marche décryptés patiemment par le docteur Pales. Mais le poids des supports de la plupart des œuvres exclut qu'elles aient pu être utilisées comme « ardoises » de croquis et déplacées au gré des modèles. A moins que les modèles ne fréquentassent la grotte. En revanche, un familier des vulves (et pas seulement de celle de sa partenaire) saurait indiquer les éléments caractéristiques d'une vulve de fillette ou de grande multipare.

La dernière question est de savoir ce qu'ont voulu dire les artistes paléolithiques à ceux qui viendraient contempler leurs œuvres ? Pour y répondre il faut essayer de préciser si les vulves figurées sont réalistes, dans le sens où elles reproduisent des images, non seulement observables chez le vivant, mais offrant des différences morphologiques similaires à celles que détermine la biologie féminine. Dans nombre de cas il apparaît que les graphistes ont voulu montrer des âges et des états différents de la femme, les uns en rapport avec la maternité, les autres avec la sexualité.

Les féministes vont sans doute s'insurger en disant : et le rôle social alors ? Il a existé très certainement. Nous sommes les premiers à reconnaître un rôle prééminent à la femme, dépassant son rôle de nourrice utérine et mammaire et intervenant dans de nombreux domaines : au premier chef l'éducation infantile, la transmission orale du patrimoine culturel et, sans doute, l'apprentissage de la botanique, de la phytothérapie... Mais rien de cela ne transparaît dans les figurations vulvaires qui, par leur sujet, ramènent aux deux principales fonctions de la femme, étroitement liées : sexualité et reproduction, génitale et gènesique. Et ce n'est pas un sujet anodin. C'est le fondement de l'humanité. En dehors des représentations « neutres » (inactives) des humains dans l'art paléolithique, bien plus rares sont les figures représentant des humains « faisant leur métier » : femme mettant au monde un enfant, homme aux prises avec un animal (Delluc G., 2006). L'humain descend du sexe, affirme A. Langaney (Langaney et al., 1989). Plus justement, l'humain descend de la femme (avec un chromosome Y, l'homme est une femme un peu différenciée des autres, voire moins bien équipée). Prendre conscience au Paléolithique de cette évidence biologique, c'était se démarquer de l'animalité et donner à cette dernière son rôle premier : satisfaire le désir (le sien et celui de l'homme) et engendrer ! « Le désir a seul créé le monde et seul le conserve... », assurait Anatole France.

2 - L'anatomie humaine interne

Si l'anatomie humaine externe n'a pas été méconnue des Paléolithiques, on ne peut en dire autant de l'anatomie interne : elle n'a pas été figurée. Concernant les animaux, cette connaissance ne semble pas faire de doute à nos yeux, sur la base de divers arguments : le réalisme éthologique et morphologique des représentations animales, les traces de décarnisation relevées sur les os (en particulier, les têtes décharnées de chevaux du Mas d'Azil, à rapprocher de la pendeloque de Raymondén décorée d'une scène de partage du gibier au retour de la chasse). Et cela laisse supposer qu'ils avaient

extrapolé leurs connaissances à l'humain. L'éviscération de leurs proies les a forcément amenés à découvrir l'anatomie topographique des organes intra-abdominaux et intra-thoraciques : elle est la même, ou très semblable, chez tous les mammifères, carnivores comme herbivores, avec des spécificités, par exemple dans la forme et le contenu de l'estomac. Ils n'ont pas manqué non plus de constater que, dans le ventre des femelles gravides abattues, il y avait un « petit », contenu dans une « poche » spéciale, la matrice, et baignant dans un liquide particulier d'odeur spermatique. Il nous semble que, de cette connaissance, ils pouvaient inférer celle de l'anatomie interne de l'humain, même si rien ne prouve qu'ils aient procédé à une éviscération humaine. On peut citer seulement quelques rares exemples en faveur de cannibalisme humain, sans que l'on puisse affirmer qu'il y ait eu consommation de certains viscères, comme le foie, le cœur, les reins, fort appréciés des gastronomes !

Si l'on s'en tient aux organes génitaux humains, seuls les organes externes sont figurés, et il n'existe pas à notre connaissance de représentations d'organes génitaux internes, comme vagin, utérus, trompes et ovaires chez la femme, ou prostate et vésicules séminales chez l'homme, à moins que nous ne les ayons pas reconnus. Les testicules sont externes, mais enfermés dans le scrotum, donc invisibles, bien que Mme C. Cohen croit en voir sur la baguette au phallus et à l'ours de la Madeleine (Cohen, 2003). Mais une vulve de Fronsac, aux angles supérieurs non fermés, évoque un peu un utérus avec un départ de trompes (fig. 122).

B – Le réalisme des vulves paléolithiques

Avant d'aborder le réalisme des vulves paléolithiques, débordons vers la philosophie, qui n'est pas un terrain familier, et disons quelques mots de l'art paléolithique. « Ce que l'art est tout d'abord, et ce qu'il demeure avant tout, est un jeu. Tandis que l'outillage est le principe du travail » affirme G. Bataille, qui place l'érotisme au centre de sa pensée philosophique (Bataille, 1955). Il est rejoint par A. Gibault, qui affirme : « Les représentations graphiques dans la préhistoire témoignent de la nécessité de développer un espace potentiel de jeu pour que créativité et création soient possibles » (Gibault, 2004). On ne peut expliquer les graphismes inscrits dans des endroits d'accès difficile voire dangereux, où ils étaient cachés au commun des mortels, par le simple souci d'esquisser quelques dessins, explique André Leroi-Gourhan. Il faut une motivation qui dépasse le seul désir d'esthétique « même dans les œuvres les moins figuratives, l'artiste est créateur d'un message ; il exerce à travers les formes une fonction symbolisante [...] ». Ce message se réfère au besoin à la fois physique et psychique d'assurer une prise de l'individu et du groupe social sur l'univers, de réaliser l'insertion de l'homme, à travers l'appareil symbolique, dans le mouvant et l'aléatoire qui l'entourent » (Leroi-Gourhan, 1964). Cette expression de l'évolution de l'esprit humain vers le symbolisme a permis la mise en place d'une première cosmogonie et constitue les prémices d'une mythologie et même d'un système religieux.

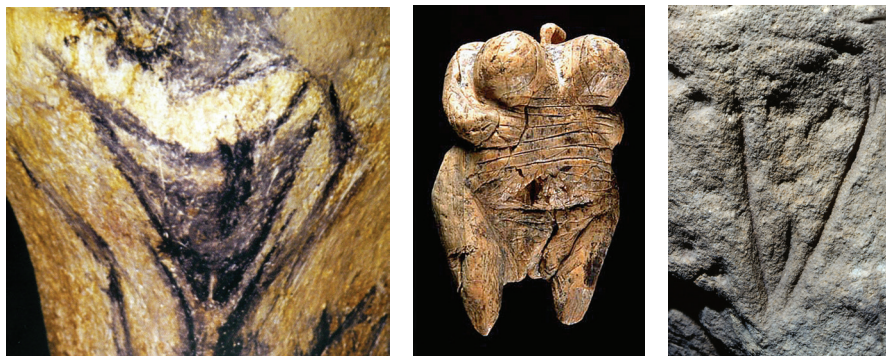
Nous reviendrons sur le sens et l'interprétation à donner aux représentations d'organes génitaux mais auparavant, de la même façon que nous avons estimé préférable d'ajouter au chapitre anatomique de la vulve un chapitre physiologique, indispensable à l'analyse des figures, il nous semble opportun d'examiner comment les Paléolithiques ont exécuté leurs œuvres graphiques, au sens large (gravure, sculpture, peinture, modelage), aux différents moments du Paléolithique supérieur (Aurignacien, Gravettien, Solutréen et Magdalénien). On trouve tous les styles à toutes les époques (fig. 251 a à f, 252 a à d, 253 a et b et 254 a à h). Les différences dans les formes ressortissent à une autre raison, peut-être à la diversité anatomique des modèles.

1 - Réalisme et graphisme

a- *Le naturalisme*

Il est frappant de constater avec quel soin les Paléolithiques ont représenté les animaux sauvages, qui leur étaient devenus familiers dans leur morphologie et leur comportement (Clottes et Courtin, 1994), et avec quel réalisme ils ont animé les corps animaux au

Figures 251 – Vulves aurignaciennes. Références corporelles : a - la vulve de la Femme du Pendant de Chauvet est de forme triangulaire, avec une fente amorcée, en vue pubienne avec une base concave (cliché Le Guillou) ; b - chez la figurine de Hohle Fels, la vulve est de morphologie comparable, mais elle est fendue des fesses au pubis et s'accompagne d'un gros ventre (cliché Jensen). Sur les vulves isolées, on retrouve ce triangle avec une grande fente ouverte sur des vues périnéales : c - la Ferrassie 6B ; d -Cellier 6E. La forme est arrondie sur des vues pubiennes : e – ovale sur Blanchard 9; f - ronde sur Blanchard 8 (clichés Delluc).



	251a	251b	251c
	251d	251e	251f
252a	252b	252c	252d
	253a	253b	

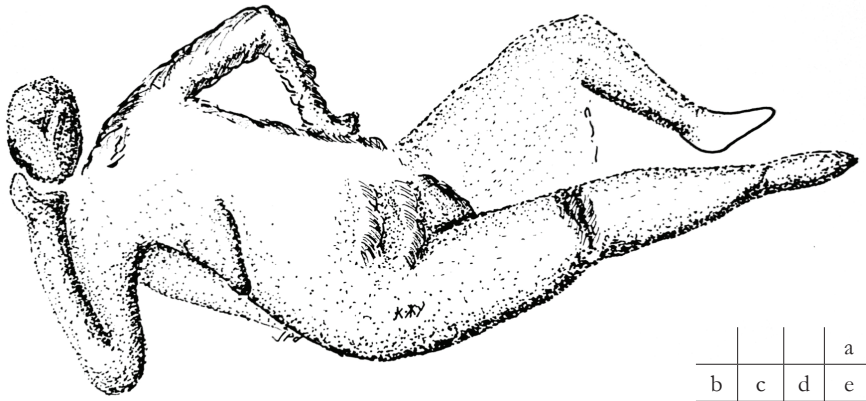


Figures 252 – Vulves gravettiennes. Références corporelles. Au Gravettien, les rares vulves incorporées sont de grandes dimensions, associées au gros ventre et souvent fendues. : a - Femme à la corne de Laussel (cliché Delluc) ; b - Losange de Grimaldi (cliché Cohen). Les vulves isolées et datées n'obéissent pas à un standard stylistique et elles sont moins souvent en vue périnéale que pubienne : c – Laugerie-Haute ouest B5, forme périnéale ; d – Roucadour, forme triangulaire pubienne (clichés Delluc)



Figures 253 – Vulves solutréennes. Elles sont très rares : a - Fourneau du Diable, vue périnéale, en forme d'écu, avec une fente longue et arrondie (cliché Delluc) ; b - Cosquer 556, vue pubienne, élément d'une série de signes géométriques en chevron (cliché Clottes).

Figures 254 – Vulves magdaléniennes. Dans les figures corporelles, les vulves, quand elles sont présentes, sont triangulaires, avec ou sans fente, et jamais béantes : a, femme de la paroi droite de la Magdeleine-des-Albis (relevé Duhard) ; b, femme de la baguette de la Madeleine (cliché Duhard). Les vulves incorporées ou non dans un corps féminin deviennent beaucoup plus nombreuses et il est difficile de définir un type figuratif : c - Bèdeilhac, vulve modelée (cliché Pailhaugue) ; d - Chaffaud 1 (cliché Airvaux) ; e - Roc de Marcamps (cliché Duhard) ; f - Comarque 29 (cliché Delluc) ; g - Roc aux Sorciers, incisive gravée, BDD 296 (cliché Mazzière, MAN, RMN) ; h - Gouy 99c (cliché Martin)



			a
b	c	d	e
f	g		f



Magdalénien, soulignait A. Leroi-Gourhan : « La principale préoccupation de l'artiste paléolithique paraît avoir été la ressemblance », ajoutait-il et l'animation permet de créer un temps actualisé où l'attitude de l'animal évoque « un passé, un présent, un futur, dont la représentation n'est qu'une étape » (Leroi-Gourhan, 1979-1980, p. 513 ; 1992, p. 349). Cela prouve que les artistes paléolithiques n'avaient pas une vision abstraite de leur environnement naturel, mais une vision réaliste du monde transparaissant dans le naturalisme des figures (Soubeyran, 1991 et 1993). Ces idées ont été reprises par J.-P. Duhard, développées et appliquées aux humains féminins et masculins (Duhard, 1989 ; 1996a).

b - Les contraintes de l'organe anatomique

Dans la peinture et la gravure, qui sont des expressions planes, en deux dimensions, l'étude de l'orientation des corps animaux et humains montre que le profil est privilégié. A cela une raison, la nécessité de montrer les détails de l'animal ou de l'humain, permettant de l'identifier et de reconnaître des caractères spécifiques à son sexe, son âge, son état physiologique. L'orientation faciale ne le permet pas. Prenons le cas des femmes. Les volumes du corps qui les caractérisent sont les seins, l'abdomen, les fesses et les hanches : ils seront à l'évidence mieux traduits de profil que de face. Les rares figurations de face sont celles où ces volumes n'ont pas besoin d'être montrés : la fillette de Fontanet (n° 103), la fillette de Bruniquel et les gravures très schématiques de Lespugue et Brassempouy. La gravure du Rond-du-Barry est une représentation de trois quarts, plutôt que de face. Les hommes sont volontiers figurés de profil et en érection. Cet état est peut-être un moyen d'explicitement le schéma corporel et de montrer simplement la masculinité (Delluc G., 2006).

Sur les corps féminins de profil, contrairement à ce qui se passe pour l'homme, les organes génitaux externes ne sont pas visibles. Les figurations vulvaires ne peuvent être représentées que de face, en gravure comme en sculpture, sauf à les transposer par rotation de 90° sur une silhouette de profil, comme, par exemple sur la *Femme au Renne* de Laugerie Basse. C'est une nécessité commandée par la disposition anatomique de cet organe. Les aspects possibles de la vulve correspondent à des postures, commandant des angles de vue (ou points de vue), que l'on classera en trois rubriques.

- Le plus commun est l'angle frontal en orthostatisme, la femme debout étant vue de face, le tronc vertical, debout ou assise. On l'appellera vue ou perspective pubienne : elle ne révèle que partiellement la vulve, dans sa partie antéro-supérieure, où elle est davantage pubienne que périnéale.
- Le plus complet est l'angle frontal en posture dite gynécologique de décubitus dorsal, cuisses en flexion et abduction. On le qualifiera de vue ou perspective périnéale : outre la vulve, on pourra y voir l'anus, situé au-dessous d'elle.
- La dernière est la perspective fessière ou procubitus, en posture dite proctologique, femme debout ou agenouillée, tournant le dos et ployant le tronc sur les cuisses, la tête au sol. On ne voit que la partie postérieure de la vulve et l'anus, situé au-dessus. Il n'existe, à notre connaissance, aucune représentation de vulve en perspective fessière.

Cette absence donnerait à penser, si le choix de l'angle de vue reflétait la façon d'appréhender le corps féminin, que c'était non pas *more ferarum*, comme font les bêtes, mais *more hominum*, que s'accouplaient les humains, le choix de cette approche frontale traduisant un souci relationnel. Le peu de scènes d'accouplement ne permet pas de donner une certitude sur les préférences posturales des Paléolithiques, mais simplement une présomption. A la posture fronto-dorsale du couple 64 des Combarelles et du couple d'Enlène répond la posture affrontée antérieure du couple 34 de la Marche. Nous insistons sur cette absence de vue fessière de la vulve, en précisant bien que les figures campaniformes n'illustrent pas une perspective fessière.

c - Contraintes matricielles et techniques

Les auteurs qui se sont intéressés à la technique ont généralement soutenu qu'existe

une contrainte du support. Pour A. Leroi-Gourhan (1970) « dans la statuaire, le style est inséparable des traits imposés par le bloc initial et par l'outillage », et H. Delporte (1979), rejoignant L. Pales, ajoutait « et par l'ensemble des ressources technologiques dont dispose l'artiste ». Si le geste a conduit à la parole, comme la parole a induit le geste (Leroi-Gourhan, 1964-1965), il doit être possible de retrouver dans l'œuvre la motivation qui a présidé à son exécution. Tracer un contour, c'est enfermer l'objet dans une idée. Creuser un espace, c'est s'approprier l'objet. Le graveur égratigne le support, sans en altérer la substance ou le volume : la gravure s'apparente au dessin, qui reste à la surface du support. La gravure profonde fait la transition avec la sculpture. Le sculpteur entame la matière, l'ampute et en enlève une partie, la modèle et, en ce sens, est davantage créatif que le graveur. Le modelage en est l'expression la plus achevée, car la matière est pétrie et prend forme sous les doigts et non pas sous l'outil, mais il est rare : 2 vulves, 2 phallus et 3 bisons modelés.

Dans la sculpture, en ronde bosse ou en bas relief, la contrainte volumétrique n'est pas la même : les corps féminins peuvent être figurés en trois dimensions. Dans le bas-relief, on ne voit pas les fesses des femmes figurées de face : les femmes du Roc-aux-Sorciers d'Angles-sur-l'Anglin en sont un magnifique exemple. L'éventuelle stéatopygie de la *Vénus à la corne* de Laussel n'est soupçonnable que sur l'adiposité des hanches en violoncelle, que réalisent la stéatométrie et la stéatotrochantérie, seules visibles de face. La vulve sur un petit bâton percé du Roc de Marcamps (fig. 229) et la vulve sur bloc de la Ferrassie 8 (fig. 101), profondément gravées jusqu'à prendre du relief, ne peuvent avoir le même sens que les vulves planes. Le volume donne à ces vulves en relief un caractère vital, évoquant un organe saisi à un moment où il était gonflé de vie et dans un aspect fonctionnel, qui ne peut manquer d'évoquer une activité ou une disponibilité sexuelle.

Cette question de la contrainte du support dans la réalisation de l'œuvre a longtemps fait débat. Le sculpteur, par exemple, est-il limité dans son expression « volumétrique », ou choisit-il le support en fonction de l'œuvre qu'il veut réaliser ? Il nous semble que l'artiste a la faculté de choisir son support, et d'en utiliser les reliefs pour y adapter les formes qu'il veut donner. La *Femme à la corne* de Laussel (fig. 241) illustre bien notre propos : le bloc choisi, parmi de nombreux autres, offrait une surface verticale convexe, mise à profit pour traduire le volume abdominal et suggérer l'état gravide, que souligne en outre la gestuelle de la main gauche. Il y a d'autres exemples où les reliefs naturels rocheux ont été exploités pour représenter le corps d'un animal (ours de Bara-Bahau, bison de Font de Gaume) ou le corps d'un humain masculin (ithyphallique du Portel) et surtout féminin : les seins pour la femme n° 204 de Gabillou (Gaussen, 1964), les seins et les membres supérieurs pour la femme de Comarque (Duhard et Delluc, 1993), l'abdomen et les cuisses pour la femme d'Oulen (fig. 18), le pelvis pour la femme de Saint-Cirq (Duhard et Delluc, à paraître).

Dans un travail récent sur les représentations humaines européennes, R. Bourrillon (2009) défend le même point de vue. Pour cette auteure, « les variations stylistiques des figures ne dépendent pas de la matière première ou des capacités technologiques de l'exécutant mais davantage de variations d'ordre culturel modifiant peu à peu les conventions graphiques et en instaurant de nouvelles ».

A notre sens, on parle beaucoup trop de la contrainte du support en négligeant la contrainte du modèle ou de l'organe. Les façons de représenter la vulve se résument à deux figures géométriques principales, à contours angulaires en vue pubienne ou arrondis en vue périnéale. Pour représenter une main, le choix est encore plus restreint, puisque elle a le même contour en vues dorsale et palmaire, avec quatre doigts regroupés et un isolé. Pour les corps intervient une convention figurative.

La construction géométrique des corps féminins proposée par A. Leroi-Gourhan a été vigoureusement critiquée par L. Pales. Pour J.-P. Duhard (1989), le privilège donné à la région pelvienne et mammaire, avec réduction des parties périphériques, suffisait à expliquer les formes obtenues. R. Bourrillon semble adhérer à cet argument. Tout se passe comme si le Paléolithique devinait un corps humain caché dans la roche et le

révélaient ou l'en extrayait. Qui n'a pas lu des formes animales ou humaines saisissantes de réalisme dans les nuages ? Il en a été de même pour certaines représentations de vulves, mettant à profit des creux naturels : Bédeilhac 47 et toutes les incisives de poulain de la Marche et du Roc-aux-Sorciers. Ces dernières vulves et celle de Saint-Cirq (n° 17) (Delluc, 1987), tracées entre des reliefs d'aspect crural, illustrent bien l'idée d'appropriation du support par l'artiste, qui ne l'a en rien modifié.

Un sculpteur archéologue, Jean Brot, s'est livré à l'étude comparative d'œuvres gravées et sculptées paléolithiques et a essayé de montrer comment, à partir des reliefs naturels des parois, les artistes sont parvenus à produire des représentations tridimensionnelles et à les structurer en de vastes ensembles (Brot, 2005). Selon lui, les œuvres sur reliefs naturels procéderaient d'une élaboration réfléchie, organisée et conceptuelle et non d'une simple utilisation de formes naturelles évocatrices de la roche. Cette théorie a le mérite d'être avancée par un sculpteur professionnel, s'appuyant sur des cas démonstratifs (femmes de l'abri Bourdois au Roc-aux-Sorciers), mais elle souffre des exceptions (les dents gravées de triangles, la femme d'Oulen, la femme de Saint-Cirq, la *Femme à la corne* de Laussel, la femme n° 200 de Gabillou, la femme n° 40 de Bédeilhac). Ce rapport étroit présumé entre le style et les possibilités technologiques a déjà été critiqué par l'un de nous. Après avoir comparé les corps figurés en gravure et en sculpture, sa « conclusion ne rejoint pas exactement celles du docteur Pales et de H. Delporte : le graveur ne semble pas avoir profité de la liberté que lui donnaient sa technique et son support. Les seins sont moins souvent figurés que dans la sculpture, et moins souvent encore dans le pariétal que dans le mobilier. Il en va de même pour le gros ventre avec, là encore, une fréquence moindre dans le pariétal, et de même pour les membres supérieurs [...] Les fesses, en revanche, ont fait l'objet d'une attention particulière, le graveur les soulignant par un contour ou une saillie plus marquée dans deux tiers des cas environ, et avec une fréquence identique dans le mobilier et le pariétal, et presque deux fois plus grande que dans les rondes-bosses » (Duhard, 1989, p. 364). En outre, « aucun procédé technique n'est caractéristique d'une époque, mais à chaque époque un moyen a été privilégié par rapport aux autres : gravure profonde à l'Aurignacien, sculpture en ronde bosse au Gravettien, gravure fine au Magdalénien » (Duhard, 1989, p. 365-377)

Appliqué aux figures vulvaires, il n'apparaît pas que la liberté offerte par la gravure ait été utilisée pour détailler les parties vulvaires, puisque le clitoris apparaît aussi peu souvent que les lèvres. La sculpture permet de donner du volume et du creux mais, là encore, cette liberté a été peu utilisée. Il y a de rares exceptions : la vulve modelée au doigt de Bédeilhac (fig. 26), les bâtons à vulve du Placard (fig. 209) et de Pair-non-Pair (fig. 197). La vulve gravée en léger bas relief sur le manche d'un bâton percé de Roc de Marcamps (fig. 230) est sans doute l'œuvre la plus réaliste de tout l'art génital paléolithique.

Et puis, comment accepter l'idée que l'artiste a subi son support quand on voit le souci de recherche de qualité qui a présidé à la sélection des silex dans l'industrie lithique ? Tous les tailleurs modernes de silex le disent (comme B. Ginelli exerçant aux Eyzies-de-Tayac), le choix du matériau est primordial : les caractères physiques de la pierre conditionnent la facilité de la taille et la solidité de l'outil (et sans doute sa beauté). Les silex du Grand Pressigny, de couleurs gris bleuté, beige, blond ou jaune-cire, roux ou brun-cire (très reconnaissable), sont les plus connus pour avoir été exploités de façon intensive et exportés en Beauce, en Sologne, dans le Gâtinais, à des centaines de kilomètres de leur origine (Nouel, 1961), jusqu'en Ukraine a-t-on dit. De même, chacun connaît la qualité du silex du Bergeracois qui fut également exporté. Ainsi, nous aurions d'une part des artistes qui devraient composer avec un support choisi de façon aléatoire et subissant ses contraintes et d'autre part des ouvriers qui choisiraient soigneusement leurs rognons de silex... Peu crédible. Au contraire, on est souvent admiratif devant le génie des artistes paléolithiques travaillant dans les



grottes, adaptant leurs techniques à la nature du support et trouvant des astuces pour intégrer ou pour dissimuler les irrégularités de la paroi rocheuse.

d - La mise en page de l'image sur son support

L'art paléolithique est réputé être dépourvu de ligne de sol. C'est une généralisation qui ne résiste pas à l'examen (Duhard, 1996 a, p. 168-169). Si, dans l'art pariétal gravé ou peint, les figures peuvent être représentées sans respect de l'horizontalité ou sans ligne de sol, dans la sculpture rupestre et dans l'art mobilier une disposition spatiale cohérente est manifeste. On peut citer par exemple : les bas-reliefs humains du Roc-aux-Sorciers, les bas-reliefs animaux de Cap-Blanc ou du Roc-de-Sers, la frise des lionnes de La Vache, les rennes gravés sur bois de la Madeleine et de La Vache. Encore faut-il tempérer cela en distinguant ligne réelle et ligne virtuelle. L'une est matérialisée, très rarement. L'autre est suggérée par l'alignement des aplombs ou les accidents de la paroi. Il faut aussi tenir compte d'un possible effet de perspective dans l'orientation oblique ou verticale des quadrupèdes, donnant une ligne de fuite. Dans l'art des grottes, certains éléments du relief pariétal ont été parfois utilisés comme plancher naturel : ainsi une corniche dans le Diverticule axial de Lascaux sert de sol pour des poneys marchant en file ; une particularité de la paroi du Portel a été utilisé de même pour un bison.

L'étude des vulves *in situ* est riche d'informations. Pour certaines images sur supports rocheux, l'artiste a joué avec les ruptures de surface, utilisées comme ligne de sol et expliquant les aspects tronqués de vulves représentées (fig. 255 a à e). La comparaison d'images du vivant et d'images gravées ou sculptées, où les vulves sont tronquées, suffit à la démonstration, sans qu'il soit nécessaire de développer cette notion de ligne de sol. Un cas particulier parmi d'autres est celui de la frise des 10 vulves de Font-Bargeix : l'artiste a choisi une surface lisse et verticale pour y inscrire les vulves, alignées sur une fissure, dans la partie centrale de la zone ornée, et la ligne de sol est la fissure elle-même (fig. 105).

La répartition des représentations sexuelles selon les supports est un autre fait remarquable : « Les vulves dominent dans l'art des parois et des blocs, les phallus dans l'art mobilier. Les hommes, sexués ou non, sont plus souvent figurés sous terre que les femmes. En revanche les statuettes sont essentiellement féminines. Pour les *pièces détachées* ou représentations segmentaires génitales, tout se passe comme si les vulves étaient plutôt réservées au monde secret des cavernes, s'insérant très souvent dans les dispositifs pariétaux, alors que les phallus se montreraient plus volontiers, à la vue de tous, sur les objets mobiliers d'usage utilitaire ou non » (Delluc G., 2006, p. 300).

Notre étude actuelle conforte ces remarques : les 83 vulves pariétales et les 37 vulves sur bloc représentent la moitié du total (120/241). Si l'on retire les 75 vulves gravées sur dents, assez spécifiques à deux sites de la Vienne, on atteint près des trois quarts du total (72 %).

e - La perception de l'espace et du temps par les Paléolithiques

Notre tendance est d'interpréter les images d'après nos critères culturels, et l'on verrait qu'au fil du temps et des auteurs, les mots et les idées évoluent et reflètent bien cette influence culturelle. Un des problèmes, non résolu, est celui de la fidélité photographique au modèle, et tous les auteurs s'accordent pour dire qu'elle fait défaut. Concernant les figures humaines féminines par exemple, chacun a proposé sa théorie : A. Leroi-Gourhan d'une construction géométrique des corps (Leroi-Gourhan, 1970), Leroy McDermott d'auto-portraits (1996), J.-P. Duhard de privilège abdomino-pelvien et mammaire (Duhard, 1989).

Avec les années, « notre information s'est considérablement enrichie ; il en est de même de notre réflexion », écrivait H. Delporte en conclusion de la seconde édition de son ouvrage *L'image de la femme dans l'art préhistorique* (paru en 1993, soit 14 ans après la première), et il prenait en compte, « parmi les études les plus importantes, celles de B.



Figure 255 (page de gauche et ci-dessous de haut à bas) – La vue assise est une vue pubienne particulière, où la femme est assise sur le sol, cuisses fléchies et en abduction. On peut en rapprocher plusieurs figures de vulves pariétales ou sur blocs, affleurant un bord faisant office de ligne de sol, qui en masque une partie : a - Laussel 2 ; b - Comarque 28 ; c - Cellier 3 ; d - Poisson 1 (clichés Delluc).

et G. Delluc, de J.-P. Duhard ou de L. Pales pour la France ». Nous lui en sommes bien évidemment gré, mais précisons que nous aussi avons évolué dans notre réflexion. Et il est un aspect, peut-être insuffisamment pris en compte, que nous voudrions aborder : celui de la perception de l'espace et du temps par les Paléolithiques. Il nous semble que cette perception était approximative, et que leur façon de mesurer l'espace, la distance et le temps ne pouvait être celle qui nous gouverne, avec le système métrique, la chronologie, l'architecture et les lois de la construction selon le nombre d'or ou de la perspective notamment, même si la possibilité de calendriers n'est pas à exclure, comme défendu par A. Marschack (1972) et J.-P. Duhard (1988, 1989).

Les peuples sans écriture, les peuples pasteurs ou chasseurs, souvent nomades, ont une autre façon d'appréhender le temps, qui sera en saisons, en périodes de rut ou de verdissement, en durées de gestation, mais sans grande exactitude ni rigueur. Ils savent à peu près estimer le temps passé ou à venir, mais pas au jour près. Le temps ne se compte pas en heures, évidemment, mais en jours, en sachant que les journées n'ont pas la même durée en hiver et en été, mais que cela importe peu. Si l'on marche un jour de moins, on arrive plus vite ; un jour de plus, moins vite, mais le temps n'étant pas compté, la distance n'en sera ni plus, ni moins grande : l'intérêt est moins de la quantifier que de la parcourir.

Sans avoir une grande expérience ethnologique, nous avons remarqué que les nomades, mais aussi les sédentaires illettrés, se repèrent dans le temps selon les événements qui l'ont marqué : l'année de la grande sécheresse, l'année des sauterelles, l'année de l'éclipse de lune ou de soleil, l'année d'une inondation, d'un tremblement de terre, d'une éruption volcanique... De même, ils n'ont pas d'âge légal, mais celui de leurs jambes et de leurs forces, sinon celui de leur cœur et de leurs artères.

Cette réflexion nous amène à considérer que, faute de système de mesure de l'espace et des distances, la notion des proportions ou des dimensions des corps humains figurés a pu leur être étrangère. Ils ont noté ce qui faisait signification : des seins, des fesses, un pelvis large et un ventre volumineux ou plat pour une femme ; un thorax épais, un pelvis étroit, un pénis en érection et des armes pour un homme. Cela suffit à les caractériser avec assez de précisions pour que l'on puisse même identifier une jeune fille, une femme gravide, une multipare ou un chasseur.

Cette approximation métrique est retrouvée dans les figures animales, généralement assez précises pour permettre de reconnaître le genre, voire l'âge et le sexe ou encore la saison, tout en pêchant par un manque de respect des proportions. Elle se double d'une approximation spatiale : les lois de la quadrupédie naturelle ne sont pas respectées et les corps sont placés dans un certain désordre tridimensionnel. Tout cela ne relève pas, selon nous, d'une maladresse figurative, les détails apportés aux corps le démentent, mais de cette absence de structure métrique et chronologique dans l'espace, au sens aussi bien d'étendue que de durée, qui était pour eux simplement le « milieu où peut se situer quelque chose » (*Le Robert pour tous*). Cet espace est, à la fois, celui qu'ils occupaient et celui où ils se déplaçaient, tant dans la distance que dans la durée. Si l'on prenait en compte cette notion d'approximation métrique, chronologique et spatiale, qui heurte nos habitudes de fragmenter et d'ordonner le temps et l'espace, on progresserait sans doute dans la compréhension de leur art, en se débarrassant de nos préjugés cartésiens. Et ce qui est applicable aux corps humains ou animaux, l'est tout autant aux images génitales et à leur réalisme.

Le graphiste et préhistorien Gilles Tosello propose une explication séduisante à cette incohérence spatiale et l'illustre de schémas intéressants. Les compositions désorganisées dans l'espace ou superposées seraient l'expression paléolithique de plans virtuels avec rabattement des figures (Tosello, 2003, p. 519, fig. 387).

2 - Le schématisme anatomique

Le graphisme de certaines images génitales confine parfois à l'abstraction, et l'on est plus près du signe que de l'image. A. Leroi-Gourhan a expliqué qu'il y avait une évolution

de l'art paléolithique européen, pariétal mais surtout mobilier vers l'abréviation et la géométrisation. Comme le disait A. Leroi-Gourhan dans son cours au Collège de France en 1976, l'abréviation « consiste à dépouiller les figures de tous les détails accessoires en ne conservant que le strict minimum qui permette l'identification du sujet. [...] Pour les figures humaines, nombre de figurines en ronde bosse ou de figures pariétales privilégient la partie moyenne du corps et aboutissent à réduire le haut et le bas à deux prolongements effilés (nombreuses statuettes, bas-reliefs d'Angles-sur-l'Anglin, Combarelles n° 67, La Roche à Lalinde) » (Leroi-Gourhan, 1976-1977, p. 490 ; 1992, p. 308) . C'est ce que J.-P. Duhard appelle le privilège abdomino-pelvien et mammaire (Duhard, 1993a). H. Delporte (1993) considérait la représentation d'une partie du corps (vulve, phallus, tête) comme une sorte d'abstraction, de synecdoque disait-il, censée représenter le tout (femme, homme, humain). Il ne semble pas à J.-P. Duhard que cette vue de H. Delporte puisse s'appliquer tout à fait à ces « pièces détachées » ou segments humains : la synecdoque est, en fait, une sorte de métonymie, par laquelle on donne une signification particulière à un mot qui, dans son sens propre, a une signification plus générale. Une vulve n'est pas synonyme d'une femme, pas davantage qu'une femme ne se réduit à une vulve. Chaque représentation, et cela s'étend aux têtes et mains isolées, a un sens, qu'il nous faut décrypter en fonction du contexte figuratif. Quoiqu'il en soit, cette figuration de la « partie pour le tout » existe depuis l'Aurignacien, c'est-à-dire dès l'origine de l'art figuratif, font observer B. et G. Delluc (1978).

« La géométrisation est partiellement liée à l'abréviation. Elle aboutit à des figures qui procèdent du symbolisme abstrait allant jusqu'à la perte du contact morphologique avec les sujets de départ. Les préhistoriens sont depuis longtemps d'accord pour nommer « signes » les représentants des différentes formes de ces figures. Dans l'art pariétal, la réduction géométrique ne touche pratiquement pas les figures animales ; ce sont les figures humaines qui sont, par contre, le plus souvent touchées. » (Leroi-Gourhan, 1976-1977, p. 490 ; 1992, p. 308). Les claviformes en sont l'exemple le plus démonstratif. Il nous semble également que les signes en parenthèses sont l'abréviation et la géométrisation extrême des silhouettes fessières, comme sur le grand cheval sculpté de Comarque (Delluc, 1981a). Dans l'art mobilier, à l'inverse, les figures animales sont principalement l'objet de la géométrisation et de la réduction à une structure uniquement rythmique. Quelques exemples de géométrisation existent pour les corps humains, par exemple à Rochereil. Les triangles simples sont sans doute l'aboutissement de la réduction des images vulvaires. Les femmes acéphales préfigurent les figures féminines schématiques (les FFS de B. et G. Delluc), dont l'aboutissement est le signe claviforme. Pour J.-P. Duhard, il correspond à diverses expressions de la silhouette féminine, selon la place occupée par le renflement latéral du trait vertical. Si le renflement est médian, il correspondrait soit aux fesses, soit au ventre et, s'il est en position supérieure, aux seins, réalisant, selon le cas, des silhouettes fessières, abdominales et mammaires. Ces claviformes ont une aire géographique limitée : Niaux, les Trois-Frères, le Tuc-d'Audoubert, Fontanet, Le Portel en France pyrénéenne, Cullalvera et Pindal en Espagne cantabrique. Mais on en trouve aussi à Lascaux, dans l'Abside.

A. Leroi-Gourhan avait dressé un tableau des signes féminins et masculins (Leroi-Gourhan, 1958). Un peu plus tard, il a lui-même abandonné les expressions de « signes féminins » et « signes masculins » au profit de « signes pleins » et « signes minces ».

Une façon de justifier la qualification de certaines figures schématiques comme des images vulvaires ou d'allure vulvaire est d'examiner quels aspects offrent les vulves incorporées, en sculpture et en gravure. A côté d'images très élaborées, de style descriptif et naturaliste, d'autres sont d'une extrême simplification, de style elliptique. Ainsi la fente vulvaire de la fillette de Bruniquel est limitée à deux traits verticaux parallèles : isolés de leur contexte, il serait bien audacieux de parler de fente vulvaire. Même schématisme pour la nouveau-née de Fontanet, où l'on est bien heureux d'avoir deux membres inférieurs humains en abduction pour reconnaître une vulve. Mais si l'on prend maintenant les traits parallèles, comme à la Croze à Gontran (Delluc, 1983), J.-P. Duhard s'est posé la question : peut-on aussi y lire des vulves ? Il ne l'a pas fait, faute de contexte significatif.

Autre exemple, offert par la grotte d'Oulen (Ardèche) : une image triangulaire pourvue d'une bissectrice a été acceptée comme vulve (fig. 195), alors que trois autres triangles n'ont pas été inclus dans notre corpus des vulves typiques, même si l'on conçoit que la forme schématisée d'une vulve soit un triangle. La complexité de la lecture est illustrée par une quatrième image de cette grotte se limitant à une sorte de chevron (en V ou Lamba majuscule Λ), auquel on pourrait rattacher un trait horizontal situé juste au-dessus. Le diagnostic est en apparence plus incertain, mais ce signe s'inscrit parfaitement sur un relief anthropomorphe où l'on devine un abdomen renflé et deux racines crurales (lecture J.-P. Duhard) (fig. 18). Le cas du tracé triangulaire n° 17 de Saint-Cirq, d'allure vulvaire, en queue d'arronde, est aussi démonstratif : longtemps on s'est interrogé pour savoir s'il s'agissait ou non d'une vulve, ce qu'avaient proposé B. et G. Delluc (1987). Le doute a été levé et leur idée confortée en reconnaissant dans le relief associé un massif pelvi-crural (lecture J.-P. Duhard). L'artiste a utilisé une forme naturelle propice pour la féminiser d'un simple signe ocré dans un cas (Oulen), d'un large triangle dans l'autre (Saint-Cirq), et il en a fait un segment anatomique tout à fait réaliste. Aux tenants de la contrainte du support, nous opposerons plutôt l'opportunisme graphique de l'artiste, et ce n'est pas un cas isolé. Prenons un autre cas, rejoignant celui de la vulve de la fillette de Bruniquel, faite des trois bâtonnets parallèles : le galet de l'abri Pataud. Sur une face, en l'orientant verticalement, se lit une vulve faite d'un court trait dans un des angles et la forme n'est pas sans évoquer la silhouette pelvienne d'une figuration féminine schématique (fig. 200), retrouvée sur un galet du Saut-du-Perron gravé d'une silhouette fessière. Sur l'autre face, ornée de trois traits incisés, en lui faisant effectuer une rotation de 90°, une très convenable vulve apparaît, en vue périnéale, cuisses en extrême abduction (fig. 201).

Il existe probablement d'autres images vulvaires que celles retenues dans notre corpus, mais l'absence de contexte évocateur nous a conduits à les écarter. Il y a sans doute excès de rigueur dans notre diagnostic, mais il ne faudrait pas non plus tomber dans l'excès inverse et voir des vulves dans tous les traits parallèles ou convergents ! De même, à une époque, l'on a eu tendance à baptiser poissons tous les tracés plus ou moins pisciformes (Breuil et Saint-Périer, 1927). Certains sont des vulves, d'autres des phallus.

3 - Le réalisme anatomique

Traitant des manifestations graphiques aurignaciennes, B. et G. Delluc faisaient un constat : « Deux caractéristiques paraissent devoir retenir l'attention. Il s'agit, sur un plan général, de la fréquence avec laquelle sont retrouvées de telles images [vulvaires] et, dans le cas particulier des gravures aurignaciennes, de la réalité anatomique de ces représentations », récusant ainsi l'idée courante qui voyait dans ces images des symboles non réalistes (Delluc, 1978, 400-402). J.-P. Duhard les rejoint en parlant de réalisme anatomique et kinésique (Duhard, 1989, 1993). Mme L. Pierrel (2005) partage cet avis : « Qu'elles soient masculines ou féminines, les images sexuées sont des représentations figuratives très réalistes, synthétiques et même analytiques, rarement géométriques ». A. Leroi-Gourhan avait insisté sur le réalisme et l'animation des représentations animales au Magdalénien : « La principale préoccupation de l'artiste paléolithique paraît avoir été la ressemblance » (Leroi-Gourhan, 1979-1980, p. 513 ; 1992, p. 349). Comme naguère D. de Sonneville-Bordes (1967), Mme C. Cohen est d'avis contraire, mais sans fournir d'arguments convaincants.

Le sillon pubo-hypogastrique (la ligne de Vénus), qui limite en haut et en avant la région pubo-génitale, est une composante sémiologique des « triangles » vulvaires, qui perdraient beaucoup de leur crédibilité s'il était absent. Pourtant, chez le vivant, il n'est marqué qu'en cas d'adiposité. Autrement, il reste virtuel et seule la limite supérieure de la toison génitale lui donne une réalité. C'est à ce niveau que se mesure le diamètre de Trillat, de 12 cm en moyenne, qui permet d'apprécier la largeur du bassin féminin et de porter un pronostic sur l'accouchement. Sur les représentations féminines paléolithiques, ce sillon existe chez les femmes grasses : la femme de la grotte Chauvet ou la Femme à la corne de Laussel, avec stéato-trochantérie, présentent un sillon accentué. Sur la figure féminine de profil de Terme-Pialat, et à l'image du

vivant, ce sillon est même caché sous le tablier abdominal comme remarqué par B. et G. Delluc (1978). Mais il y a des exceptions : la Vénus impudique de Laugerie-Basse, maigre, porte un sillon. En réalité, chez les maigres; c'est la saillie pubienne qui devient visible. Sur nombre de figures féminines corporelles, il fait défaut, mais il n'est pas utile au diagnostic, car la fente vulvaire suffit à identifier le sexe de l'humain représenté. Inversement, s'il était omis dans les vulves isolées, la crédibilité diagnostique en pâtirait, à moins d'un autre élément probant.

Les lèvres ne sont pas constamment figurées. Les bords latéraux du triangle pubo-génital correspondent en fait aux sillons génito-cruraux, et les lèvres, situées à l'intérieur du triangle, bordent la fente vulvaire, en délimitant l'espace interlabial. Les grandes lèvres, constamment présentes chez la femme à tous les âges, forment les bords externes de la vulve et les petites lèvres, absentes chez la fillette et discrètes chez la femme âgée, bordent le vestibule. Outre les variations dues à l'âge, il y a des variations individuelles, certaines femmes ayant des petites lèvres peu développées et cachées par les grandes, d'autres des petites lèvres très saillantes, naturellement ou par manipulation. Dans les vulves aurignaciennes étudiées et illustrées par B. et G. Delluc, le trait sommital débordant le contour de certaines figures (blocs 8, 9 et 10 de l'abri Blanchard) évoque tout à fait une « crête » nymphale, comme peut en offrir le vivant. Les lèvres sont bien détaillées sur la vulve du gland pénien sculpté de Laussel, sur les vulves sculptées du Placard et de Pair-non-Pair, sur celle du Roc de Marcamps et sur la vulve modelée en argile de Bédeilhac. Sur les vulves béantes et disproportionnées des vénus gravettiennes, le rebord saillant de l'orifice correspond anatomiquement aux grandes lèvres, qui forment bourrelet dans les dilatations physiologiques. Sur la vulve Bédeilhac n° 47, le bord saillant de la fissure ne peut être que les petites lèvres, de même que la forme naturelle signalée au bas du phallus n° 41. Les tracés internes de la fente vulvaire, observés sur la sagaie magdalénienne du Roc de Marcamps (VA1, VA2 et VA3) pourraient être le relief en crête des nymphes, visible chez le vivant quand elles sont jointives et de petite taille.

Le vagin est en principe non visible chez la majorité des femmes, excepté en cas de béance notable, d'ouverture mécanique ou de prolapsus de ses parois (« descente d'organes »). Dans les quelques cas de figures de vulves extrêmement dilatées, on pourrait considérer que l'on voit sa partie inférieure, mais la profondeur manque pour l'assurer ; on doit plutôt dire que c'est le vestibule vulvaire et l'orifice vaginal qui sont visibles. La Femme au goitre, le Polichinelle, le Losange, la statuette de Monpazier, la vulve modelée en argile de Bédeilhac en sont des illustrations en trois dimensions. Dans la gravure, où la vulve est de face, elle ne peut avoir de profondeur et le vagin n'est jamais représenté. Les vulves du Réseau Guy-Martin, associées à des fissures naturelles béantes, évoquent une partie du vagin dans un contexte obstétrical. On peut aussi évoquer le vagin devant une image foliacée de Gönersdorf, à base arrondie et invaginée, laissant pénétrer un phallus (plaquette n° 59, Bosinski, 2010, p. 50).

L'anus n'est spontanément visible qu'en vue périnéale ou fessière. Dans le premier cas, il est sous la vulve, dans l'autre au-dessus. Dans les graphismes paléolithiques, s'il est représenté seul, il a peu de chances d'être reconnu, sauf à en voir dans tous les trous... Ce n'est qu'en association avec une image vulvaire qu'on le reconnaîtra : « Dans quelques cas, la juxtaposition à l'image vulvaire d'une cupule pourrait témoigner d'une représentation périnéale plus complète avec indication de l'orifice anal », observent B. et G. Delluc (1978, p. 351-356 ; 1981b). C'est le cas sur sur l'exceptionnelle vulve « anatomique » du Roc-de-Marcamps, sur le gros bloc immeuble Cellier 6 et sur la vulve Pergouset 38, mais aussi, sans doute, sur les vulves Gouy 4 et 4' (fig. 256 a à d). Pour les deux images circulaires de Laugerie-Basse (fig. 16), nous avons hésité entre une vulve (admise par Mme Bourillon) et une paire de fesses, d'autant qu'un trou foré se situe au centre des figures. Le rapprochement avec le vivant est probant, et c'est l'hypothèse des fesses que nous avons retenue. Pour B. et G. Delluc, deux gravures en oméga minuscule sur le sol de Cussac pourraient avoir la même signification fessière et un phallus vient se superposer à chacune d'elles. Il pourrait s'agir d'une association fesse – phallus, très rare. On ne peut manquer d'évoquer aussi les signes échancrés des grottes gravettiennes du Quercy (Lorblanchet, 2010) et du Roc de Vézac (Dordogne), voire le



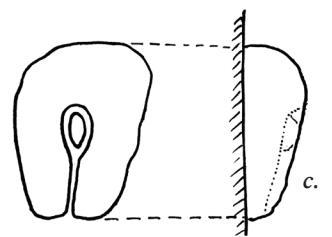
Figure 256 – Dans l'art paléolithique, l'anus humain est aussi peu représenté que le clitoris : a, cupule anale en arrière de la vulve du Roc-de-Marcamps (cliché Duhard) ; b, Cellier 6A (cliché Delluc) ; c, Pergouse 38 (cliché Lorblanchet) ; d, Gouy 4 et 4' (cliché Martin).



	256a	256b	256c
			256d
257a	257b		257c
	257d		257e



Figure 257 – Représentations du clitoris : a, Laugerie-Haute ouest B5 (cliché Delluc) ; b, Roc-de-Marcamps MAN 70.19, vue de profil de la vulve sculptée (cliché Duhard) ; c, Montespan h (relevé Trombe) ; d, Laussel 2 (cliché Delluc) ; e, méat urinaire plutôt que clitoris sur la vulve Bédeilhac 34, surmontée de poils (cliché Duhard)



tracé foliacé à base arrondie et invaginée laissant pénétrer un phallus de Gönersdorf (Bosinski, 2011, p. 50).

L'ignorance quasi-générale du clitoris est également à souligner. Nous ne connaissons que très peu de figures où il soit explicitement présent (fig. 257 a à e). Alors que le gland pénien est parfois parfaitement détaillé, comme, entre autres, sur le bâton percé de l'ours lécheur de La Madeleine (Capitan et Peyrony, 1928, p. 75, fig. 40, n° 2), que cite le Dr G. Zwang (1972), le bloc 3 de Castanet (Delluc, 1978, p. 268-269), les bâtons percés d'Isturitz, La Madeleine, Saint-Marcel, Gorge d'Enfer (phallus double), Roc de Marcamps, divers phallus mobiliers dont Pataud, le Fourneau du Diable, la Madeleine, ou les phallus pariétaux de Cosquer, Bara-Bahau et Fronsac (Delluc G., 2006). Mais le gland pénien porté par sa hampe est plus facile à observer que le petit gland clitoridien encapuchonné et discret du sexe féminin. G. Zwang signale deux vulves avec clitoris : un « clitoris en étoile » sur le bâton percé de l'ours lécheur de la Madeleine et un « clitoris en languette » sur une vulve scutiforme des Combarelles, cité par G. Delluc (2006, p. 301), mais récusés par J.-P. Duhard. En définitive, nous l'avons reconnu seulement sur 4 représentations de vulve : Laugerie-Haute ouest B5, Roc de Marcamps MA 70.19, Laussel 2 et Montespan h. Il est discuté sur la vulve modelée Bédeilhac 34.

La représentation gravée sur le bloc B5 de Laugerie-Haute ouest (fig. 155 et 156) nous semble correspondre à un capuchon clitoridien prolongé par deux nymphes. Le relief central a été soigneusement préservé et il est cerné d'une gouttière, davantage creusée dans la partie antérieure, là où se situe la fossette clitoridienne anatomique. Les deux reliefs parallèles verticaux étroits et de peu d'épaisseur qui le prolongent correspondraient à des petites lèvres peu développées, séparées par le sillon interlabial des grandes lèvres, à peine saillantes dans leur partie toute antérieure.

La vulve « anatomique » du Roc de Marcamps MA 70.19 (fig. 229 et 230) offre une représentation particulièrement détaillée. Dans cette vulve, en vue périnéale, le premier contour correspond aux grandes lèvres bordant un tracé ovalaire, où l'on reconnaît un étroit sillon périphérique arciforme entourant un triangle en léger relief. La vulve présente un large espace interlabial où sont figurées les nymphes, avec le capuchon clitoridien et le vestibule, où la dépression médiane inférieure de la spongiosa figurerait l'orifice vaginal ouvert.

La vulve modelée en argile de Montespan h (fig. 191) présente une fente médiane linéaire faite de 2 traits parallèles et terminée par une boucle, cernant un petit relief, où l'on peut voir un clitoris.

La vulve gravée sur le bloc de Laussel 2 (fig. 159 et 160) présente également une large fente médiane béante, naviculaire, avec un petit relief central ovalaire conservé, où l'on pourrait reconnaître des nymphes ou un clitoris.

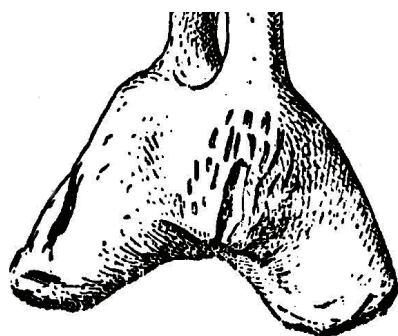
En examinant sur place la vulve modelée aux doigts de Bédeilhac 34 (fig. 26) avec R. Gailli, J.-P. Duhard a remarqué que le fragment stalagmitique assimilé au clitoris était creux (stalagmite fistuleuse) et qu'il avait été enfoncé dans la partie antérieure de la vulve, à la place anatomique du canal de l'urètre, pour figurer le méat urinaire et non le clitoris. En effet, si le méat est dans le vestibule vulvaire, puisqu'il est l'aboutissement de l'urètre, situé sous la paroi vaginale antérieure, le clitoris, lui, est au-dessus de la jonction antérieure des petites lèvres, car naissant sous la symphyse pubienne. Et ce n'est pas le cas dans cette image, d'une précision étonnante, par ailleurs.

La quasi-absence de clitoris dans l'art paléolithique peut-elle faire envisager une mutilation rituelle, dans un contexte religieux ou autre, aboutissant à l'exclusion du sexe de la femme ? Cela a été évoqué pour les glands dépourvus de prépuce par J. Angulo et M. Garcia (2005, 2007), qui parlent de circoncision et de pratique de rétraction du prépuce, ce que J.-P. Duhard conteste, en expliquant que les aspects anatomiques décrits par ces auteurs sont de constatation banale chez le vivant (Duhard, sous presse). La présence, dans quelques cas, des replis du sillon balano-prépuce plaide, au contraire, en faveur de sujets non circoncis : il en est ainsi, notamment, sur des objets de Pataud et du Fourneau du Diable, et à Fronsac (Delluc G., 2006). L'excision du

clitoris, perçu comme un petit pénis, permettrait à la femme de développer sa féminité, ce qui est à prouver, car elle se fait au détriment de sa sensualité. La circoncision ou ablation du prépuce, qui rappelle le vagin ou les lèvres vulvaires, aurait pour but d'éviter l'effémination de l'homme, favorise l'hygiène mais ne perturberait pas sa sexualité. Admettre une mutilation féminine serait, peut-être, aller un peu loin dans l'hypothèse, surtout si, la tenant pour vraie, on l'extrapolait aux phallus isolés, qui seraient alors des organes amputés, pour des raisons religieuses ou guerrières ! A l'époque des Wisigoths, une loi prévoyait la castration pour les homosexuels.

La toison pubienne est rarement représentée (fig. 258 a à d), exception faite dans les gravures sur incisives de cheval de La Marche et du Roc-aux-Sorciers. On pourrait en rapprocher les images d'allure vulvaire striées gravées sur galet du Bois Ragot et de Laugerie-Haute (que nous n'avons pas décrites car elles sont dépourvues de fente médiane), ainsi que les triangles vulvaires noircis de Niaux, les vulves noires de Chauvet, et une vulve peinte de Tito Bustillo (Camarín de las Vulvas). Sur la vulve modelée de Bédeilhac, des tracés digitaux serpentiformes verticaux pourraient figurer la toison génitale frisée au dessus de la vulve. Les stries verticales entourant la vulve sur le bâton percé du Placard sont acceptées comme des poils. On en trouverait sans doute d'autres exemples, mais cela reste rare. G. Delluc a insisté sur cette rareté de la pilosité en général (Delluc G., 2006), émettant l'hypothèse que les sujets représentés sont jeunes, imberbes ou à pilosité réduite et à pubis glabre. Mais elle n'est pas davantage présente chez les femmes adultes avérées. Nous observons qu'il n'y a aucun phallus isolé qui soit poilu, sauf sur le relevé par D. Peyrony du phallus à l'ours de la Madeleine (Capitan et Peyrony, 1928, p. 75), alors qu'on n'en voit nulle trace sur l'objet lui-même. La pilosité n'est pas nécessaire pour affirmer l'âge post-pubère, les dimensions et la raideur des pénis figurés plaidant généralement en faveur d'une puberté bien installée. La dépilation faciale, corporelle et génitale résulte à l'évidence d'un choix et, pourquoi pas, d'une pratique esthétique. C'est également une façon de se démarquer de l'animalité (Schmid, 1979).

Figure 258 – La pilosité génitale est rarement figurée de façon explicite : a, bâton percé du Placard (relevé Mortillet) ; b, vulve noire de Chauvet (photographie Clottes) ;



Les malformations ne semblent pas exister dans les images génitales paléolithiques. E. Piette avait reconnu un hermaphrodite dans une statuette de Grimaldi-Menton (Piette, 1902), ce que confirmait L. Pales (Pales et Tassin de Saint-Péreuse, 1976), alors que d'autres lisaient un sexe masculin. H. Delporte, d'abord hésitant, souscrivait à la thèse de J.-P. Duhard en 1989, décrivant une scène d'accouchement chez un sujet présentant par ailleurs tous les caractères sexuels féminins, seins et gros ventre notamment. La nouvelle orientation proposée (par rotation de 180°) efface tous les doutes, en montrant une femme agenouillée, la figure cachée derrière ses mains (Duhard, 1993, 42-45). J.-P. Duhard insistait aussi sur la quasi-absence de réalisme pathologique : l'art paléolithique figuratif des corps humains (ou animaux) est surtout une représentation de la normalité. A la limite de cette dernière, il a été insisté sur la fréquence des embonpoints et des obésités gynoïdes liées, non à la suralimentation et à la sédentarité, mais à des causes hormonales. Elles n'entraînent pas de complications majeures. Il n'y a pas d'obésités androïdes (de la partie haute du corps et de l'abdomen) représentées. Ce choix peut être lié à des motifs artistiques ou érotiques, ou au souci de figurer des femmes capables de lactations abondantes, la graisse trochantérienne, notamment, étant mobilisée lors de l'allaitement (Delluc G., 1995 et 2006).

Qu'en est-il pour les images génitales ? Il nous semble que c'est également un art du normal. Un cas particulier a été signalé. Il s'agit d'une figure phallique de Bédeilhac, au-dessous de laquelle existe une formation de calcite naturelle de forme vulvaire, nymphale précisément. Les hypothèses sont les suivantes : 1 - ce serait une association fortuite de formes de la paroi avec un aspect de vulve et de phallus (au gland figuré) et cela entre dans le cadre d'autres associations sexuelles, offertes par la grotte ; 2 - ce serait l'image d'une malformation pénienne rare, l'hypospadias, où le méat urétral débouche, non pas à l'extrémité de la verge, mais au-dessous, et parfois à sa base, dans ce cas la fente serait de dimension réduite, ce qui n'est pas le cas ici ; 3 - ce serait un cas de pseudo-hermaphroditisme féminin (formule 46 XX), avec une hypertrophie clitoridienne considérable (28 cm !), au-delà des dimensions observées dans les cas cliniques publiés (4 cm au repos) et ce serait l'unique cas mondial connu. La première hypothèse est celle que nous retenons. Les anomalies urologiques génitales masculines

décrites par J. Angulo et M. Garcia (phimosis, balanite, masse scrotale) restent des hypothèses aventurées que l'un de nous a critiquées (Duhard, sous presse).

Nous avons dit que les figures « campaniformes » des grottes de Puente Viesgo (Cantabrie) n'emportaient pas notre adhésion en tant que vulves, même si certaines femmes âgées présentent cet aspect en cloche : dans ces images, la fente est placée à l'inverse de la position naturelle. Les organes génitaux externes de femmes (très) âgées ne semblent pas avoir été représentés, ces femmes étant d'ailleurs quasi-absentes de l'art figuratif paléolithique. L'exception reconnue est le « buste minuscule de femme » du Mas d'Azil, haut de 51 mm, et sculpté sur la racine d'une incisive de cheval (Piette, 1888) : ce sujet chauve, au visage masculinisé et aux seins flétris, a toute l'apparence d'une vieille. Quel contraste avec les fillettes de Laugerie-Basse, Bruniquel, Brassempouy ou Fontanet ! Les vieillards ne sont pas légion non plus. Nous en retiendrons trois, chauves et barbus, sans nous aventurer à leur donner un âge : celui de La Marche, relevé par J. Airvaux (Airvaux et Pradel, 1984, p. 214, fig. 5), peut-être le second sujet de l'observation n° 60 de L. Pales (Pales et Tassin de Saint-Péreuse, 1976, p. 61, pl. 155) et le Sorcier de Lourdes gravé sur une plaquette de schiste (Capitan, Breuil et Peyrony, 1924, p. 113, fig. 98). Les vieux ne semblent pas avoir eu la cote au Paléolithique, bien moins que les jeunes. Soit il y en avait peu, usure prématurée oblige, soit ils n'intéressaient personne. Il y a là matière à réflexion. Qu'un thème soit fréquemment repris ou qu'il soit à peu près omis, il est de toute façon signifiant. Le non-dit reste à explorer. Dans l'art, la société paléolithique est surtout faite de femmes, de préférence gravides, et de jeunes sujets, y compris des bébés, mais avec très peu de vieux, sans doute rares et devenus inutiles.

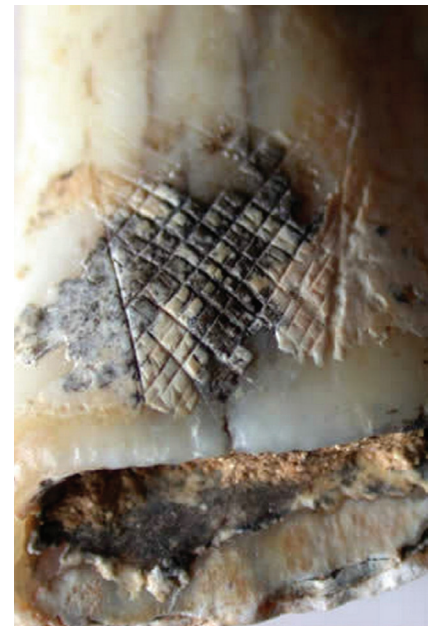
Malgré tous ces exemples de réalisme des figures génitales en général, et féminines en particulier, nous devons convenir qu'il ne s'agit pas d'un réalisme « photographique », une copie conforme au modèle humain. Il y a interprétation de la figure, pour en tirer l'essentiel, ou pour lui donner un sens. C'est ce point que nous allons aborder maintenant.

4 – Raisons au défaut de réalisme « photographique »

Dès le début des découvertes des figures humaines en général, et féminines en particulier, nombre d'auteurs ont souligné l'absence de fidélité des images aux modèles humains, les figures étant majoritairement réalisées sans respect du réel. Cette absence de réalisme anatomique, que l'on pourrait aussi qualifier de photographique a fait couler des flots d'encre et suscité des débats passionnés, discutés par l'un de nous (Duhard, 1989b, 1990b, 1993a). Nous avons exposé plus avant notre idée d'une approximation temporo-spatiale, qui rendrait compte de l'imperfection de la copie par rapport au vivant. Nous n'y reviendrons pas.

Nombre d'auteurs ont invoqué la contrainte du support (Piette, 1888 ; Breuil et Peyrony, 1930 ; Lalanne et Bouysonnie, 1941-1946 ; Clottes et Céro, 1971 ; Leroi-Gourhan, 1970 ; Pales et Tassin de Saint-Péreuse, 1976 et Pales, 1979 ; Delporte, 1976 et 1993). Nous estimons, comme déjà dit, que le support a plutôt été utilitaire que contraignant, quand il préformait une figure dans ses reliefs ou structures naturelles. Nous pensons encore aux femmes du Roc-aux-Sorciers à Angles-sur-l'Anglin, à la femme de Comarque, au corps féminin d'Oulen, aux vulves gravées sur dents de La Marche, du Roc-aux-Sorciers, et à bien d'autres exemples, tant dans les figures humaines qu'animales. D'autres ont fait de leur absence de réalisme une question de style. G. Luquet (1931b) proposait de distinguer trois modes d'expression graphique : a) le réalisme, avec une forme visuelle (fidèle au modèle) et une forme intellectuelle (représentant l'idée) ; b) le

Figure 258 – c, Roc-aux-Sorciers, détail de l'incisive gravée BDD 295 (cliché G. Mazière, MAN) ; d, la Femme au Renne de Laugerie-Basse, pour laquelle cependant J.-P. Duhard interprète la pilosité supposée comme des vergetures (cliché DR)



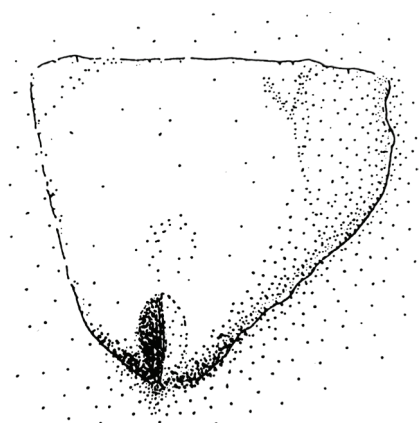


Figure 259 – Vulve de jeune filles : a, Gouy 55 (relevé Martin) ; b, Blanchard 8 (cliché Delluc)



Figure 260 – La Roche « signe losangique » (relevé Lorblanchet)

schématisme, ne conservant que les éléments essentiels du modèle ; c) la stylisation, où les formes sont simplifiées et retouchées dans un but purement esthétique. Mme E. Saccasyn della Santa (1947) parlait de style discursif, réaliste et momentané pour les figures humaines. Quant aux cycles stylistiques, d'abord défendus par E. Piette, soutenant l'idée de la précession de la ronde-bosse sur le bas-relief et de ce dernier sur la gravure (1893, 1894, 1895), puis par H. Breuil (1912), distinguant un cycle aurignaco-périgordien puis un cycle solutréo-magdalénien en postulant que le moins élaboré devait être le plus ancien, ou encore par A. Leroi-Gourhan (1965), définissant quatre cycles évolutifs dans l'art figuratif paléolithique, ils sont rediscutés avec les nouveaux moyens de datation.

Nous n'entrerons pas dans toutes ces théories. Pour nous, il existe une fidélité dans le détail, le style est à la fois réaliste et descriptif, dans la partie et non dans le tout : il est donc sélectif. La construction géométrique des corps féminins, défendue par A. Leroi-Gourhan dans *Préhistoire de l'art occidental* (1965) et reprise bien des fois, L. Pales et M. Tassin de Sainte-Péreuse (1972, 1976) en ont dénié la réalité, suivis par J.-P. Duhard (1989b, 1993a, 1995). Pour ce dernier, la supposée convention figurative recouvre autre chose : le privilège figuratif abdomino-pelvien et mammaire et la simplification distale des extrémités du corps, moins significatives pour reconnaître l'état physiologique de la femme représentée.

Nous souscrivons en revanche au réalisme intellectuel, permettant de faire figurer des détails que la posture du corps ne permettrait pas de voir : une vulve en vue périnéale sur un sujet à cuisse en extension-adduction par exemple. Le schématisme existe effectivement, c'est le style elliptique, s'opposant au visuel ou descriptif. Les figures féminines schématiques de Delluc et les silhouettes fessières de Duhard ressortissent de ce style, où le corps de profil est réduit à ses lignes essentielles, avec des volumes simplement suggérés et des parties absentes (tête, membres supérieurs, seins, pieds). Les figures, où sont représentés avec soin les détails, appartiennent au style descriptif, et cette notion s'applique aussi bien aux corps entiers, qu'aux parties du corps, mains et vulve notamment.

De la même façon existe un angle de vue, mais pas dans le sens donné par S. Giédon (1965) : les sculptures féminines mobilières et pariétales sont, en majorité des types de face, ce qui ne doit pas étonner, le corps de la femme étant plus large qu'épais et ses fonctions principales ayant une organisation frontale (vision, manipulation, allaitement). En revanche les gravures féminines mobilières et pariétales appartiennent au type de profil, obéissant à la nécessité de représenter en deux dimensions les principaux volumes féminins (seins, abdomen, fesses). Avec le cas particulier des vulves : elles ne sont visibles et identifiables qu'en vue frontale, une obligation figurative à laquelle échappe le pénis ! Concernant les vulves, on n'insistera pas sur le fait qu'elles ne sont visibles que sur un corps dénudé et doublement dénudé, puisqu'à l'absence de vêtement s'ajoute celle de la pilosité corporelle et sexuelle.

La nudité est une nécessité expressive : sans la dénudation vestimentaire et pileuse, des détails corporels ne seraient pas révélés, ces détails qui permettent de donner une identité à la figure représentée, corps féminin ou organes génitaux externes en l'occurrence. « En représentant nus les corps féminins, l'artiste pouvait, grâce à un langage accessible à tous (celui de la morphologie), traduire l'histoire physiologique du sujet, exprimer le symbolisme dont la figure pouvait être le support, ou la faire entrer dans une histoire plus générale (mythe ou récit) dont elle pouvait être l'objet ou le vecteur » (Duhard, 1993a et b).

5 – Le réalisme physiologique

a - Définition

Les représentations de corps humains, si elles ne sont pas des copies photographiques des modèles, comme le prouve la rareté des têtes ou des visages figurés (sauf dans le cas particulier de la Marche), permettent pourtant de reconnaître ici un nouveau-né,

là une fillette, ici une femme gravide, là une femme ayant les stigmates de la maternité et de l'âge. Si le terme n'était pas péjoratif, on pourrait dire que ces figures sont des « caricatures réalistes » ayant pour objectif de mettre en évidence certains éléments, en les exagérant si besoin (caricature dérive du latin *caricare*, charger). On serait tenté d'alléguer que ce ne sont jamais, ou très rarement, des portraits. L'effet est d'obtenir une image permettant, moins de reconnaître une femme déterminée, que ses fonctions physiologiques, et ce de façon significative. C'était le propos de la thèse de l'un de nous (Duhard, 1989b) de démontrer l'existence d'un réalisme physiologique des figures féminines paléolithiques, partant de la constatation praticienne que les événements biologiques de la femme modèlent sa morphologie. Si cette théorie a été diversement appréciée, elle n'a pas manqué d'influer sur nombre d'auteurs, réutilisant les idées et le vocabulaire des obstétriciens. Outre la précision anatomique de certaines vulves, de la même façon que l'on reconnaît dans les corps féminins figurés des sujets de tous âges, dans différents états physiologiques et avec des stigmates de l'exercice de leur fonction reproductive, on observe des aspects différents dans les représentations vulvaires, qui correspondent aux mêmes variations naturelles. « C'est dans les caractères morphologiques de la femme que se lit son histoire physiologique » (Duhard, 1993a).

Les artistes ont visiblement porté davantage d'attention à certaines régions du corps féminin, et on ne s'étonnera pas que ce soit les seins, les fesses, le ventre ou la vulve, au détriment d'autres parties, comme les extrémités des membres ou la tête. C'est ce que l'on pourrait dénommer, selon les cas, le privilège mammaire, fessier (ou pelvien), abdominal et vulvaire. Ils sont allés plus loin, n'hésitant pas à commettre des hérésies anatomiques, en déplaçant la vulve pour mieux la montrer (réalisme anatomique de transfert). Il en est ainsi sur la *Femme au Renne* de Laugerie-Basse, gravée sur un fragment d'omoplate de boviné (figurée de profil, mais avec une fente vulvaire bien marquée) et des femmes de l'abri Bourdois au Roc-aux-Sorciers, dont la forme vulvaire est plutôt celle d'une vue périnéale que pelvienne.

b - Vulves juvéniles

Vulves de nouveau-né : la figure de Fontanet n° 103 (Vialou, 1986) est remarquable ; sur ce sujet aux cuisses en large abduction et demi-flexion, 3 traits convergents sont inscrits dans la région génitale, dessinant une vulve caractérisée. On comprend que nombre des fentes vulvaires très schématiques (3 traits convergents) pourraient représenter de très jeunes sujets.

Vulves de fillettes (fig. 259) : le premier exemple est la *Vénus impudique* de Laugerie-Basse, avec sa fente vulvaire à bords parallèles, remontant haut sur le périnée (fig. 7), la fente tendant ensuite à se déplacer vers le bas avec le développement du mont de Vénus et l'accumulation de graisse. La *Fillette* de Bruniquel, gravée, offre un aspect comparable. Le bâton du Placard, avec sa vulve bombée, en *cuneus*, ou abricot, bordée d'un seul relief latéral pourrait être une jeune fille en cours de nubilité, le pubis se couvrant de quelques poils épars. On peut citer aussi la vulve pariétale Gouy 55 (fig. 259 a) et la vulve sur bloc Blanchard 8 (fig. 259 b)

Vulves de nullipares (fig. 260) : ce sont les vulves étroites à fente fermée, comme la vulve n° 1 du Réseau Guy-Martin à Lussac-les-Châteaux ou le « signe losangique » de La Roque.

c - Vulves de femmes pares

Nous dirions primipare quand la vulve est fermée et multipare quand existe une béance, mais il peut s'agir aussi d'une vulve de post-partum. Dans les vulves incorporées, le Roc-aux-Sorciers offre des représentations démonstratives. Dans les vulves isolées, celles de la Ferrassie sont d'assez bonnes copies du vivant. Les vulves de multipares âgées (actuelles) ont généralement une forme triangulaire et parfois en cloche, mais jamais rondes ; la béance est variable, masquée par la régression atrophique des structures de la vulve (fig. 261).



Figure 261 – Vulves de multipares. a, femme du Roc-aux-Sorciers n° 1 (cliché Duhard) ; b, Ferrassie 6 (cliché Delluc)

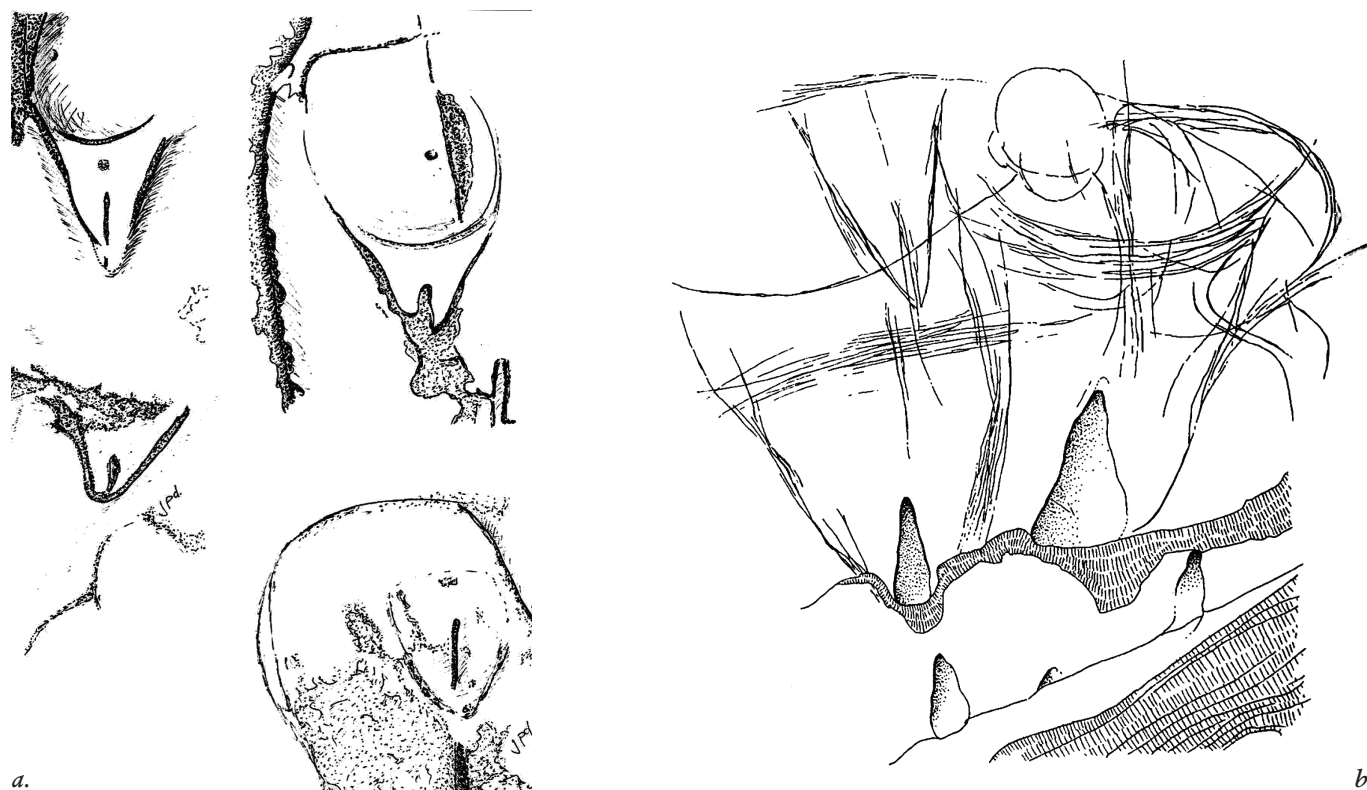


Figure 262 – Vulves obstétricales : a, femmes du Roc-aux-Sorciers (relevé Duhard) ; b, aspects de béance vulvaire sans déchirure sur les vulves V2 et V3 du Réseau Guy-Martin (relevé Airvaux)

d - Vulves « obstétricales »

Des scènes de parturition existent, qu'il s'agisse d'expulsion fœtale en cours (la statuette de Brassempouy, dite l'*Hermaphrodite*, une demi-douzaine de figures de la Marche, voire la *Carte à jouer* de Laussel avec ses deux personnages opposés) ou de postures compatibles avec la parturition, comme la gravure Gabillou 200 (Gausson, 1964). Cela ne surprend pas qu'elles fassent partie du panel iconographique, quand on sait les risques morbides ou mortels maternels et fœtaux que cela comporte, et quand on découvre dans les sépultures paléolithiques des squelettes de jeunes femmes accompagnées de leur nouveau-né (abri Pataud, Gravettien), voire ceux d'une femme et d'un bébé (Vedbaek, Mésolithique). Il en va de même pour les vulves béantes accompagnées d'un gros ventre, où l'idée d'une parturition en cours ne peut manquer de venir à l'esprit : statuettes gravettiennes de Grimaldi (*Polichinelle*, *Losange*, *Femme au goître*, *Figurine à double face*) et femme n°2 de la frise du Roc-aux-Sorciers (fig. 262 a), voire statuette de Monpazier. Nous sommes tentés de dire que les vulves ouvertes isolées, excluant celles figurées par une simple fente, pourraient avoir le même sens. Si les Paléolithiques ont représenté des scènes de parturition, fort rares, ils n'ont pas dû manquer de reproduire des nouveau-nés. Cette hypothèse se trouve renforcée par les images pariétales du Réseau Guy-Martin à Lussac-les-Châteaux (fig. 262 b), où l'on voit, sur le même panneau, trois vulves manifestes surchargées d'une figure humaine ayant les proportions d'un enfant, voire d'un nouveau-né. Il existe, selon nous, d'autres figures de nouveau-nés : à la Marche (obs. 351 et 27) et à Fontanet. C'est peu, certes, comme sont rares les représentations de parturition ou de coït, et totalement absentes beaucoup d'activités humaines (alimentation, cueillette, cuisine, etc.). Il faut souligner qu'il en va de même pour les figures animales où les bêtes jeunes sont également rares.

Dans le cas du Réseau Guy-Martin, ce qui est remarquable, c'est le fait d'un degré différent d'ouverture de l'espace interlabial de ces 3 vulves : il est fermé sur la 1^e, largement ouvert sur la 3^e, et entrouvert sur la 2^e. Comme si étaient évoqués les différents stades de la parturition : avant le travail la vulve est fermée, elle s'entrouvre quand il a débuté, et reste un temps béante quand l'enfant est sorti. L'étroitesse de la 1^e, comparée à la largeur des 2 autres pourrait aussi correspondre à des femmes d'âge et de parité différents, avec 1 jeune femme nullipare et 2 multipares. J. Airvaux parle de « fresque obstétricale » (bien qu'elle ne soit pas colorée) et poursuit sa description :

« Sur la surface qui correspond à la région abdominale associée à cette dernière vulve, se trouve une petite représentation d'humain traité corps entier. Dans cette réalisation, la morphologie du support est à nouveau déterminante. Dans l'ensemble, le corps est traité en position fœtale. Les jambes sont ployées. Un arc de cercle définit de façon continue la ligne arrière de la cuisse, de la fesse et du dos. La taille semble fine. La tête est vue de face. » Cette frise gravée est, dans son esprit, identique à celle du Roc-aux-Sorciers à Angles-sur-l'Anglin (Airvaux, 2001), nouveau-né en moins. Nous retrouvons effectivement cette variation représentative dans ce site voisin de Lussac : aucune des femmes sculptées n'a de vulve semblable aux autres, ce qui suppose soit une identification à un modèle précis, soit la volonté de montrer des aspects morphologiques particuliers. La même différence se retrouve dans la morphologie des corps : au ventre plein de la femme V2 s'opposant le ventre creux de la femme V4 (Iakovleva et Pinçon, 1997, p. 30-31). Nous soulignons le fait que la femme V3, à gros ventre, présente une vulve ouverte. En outre, si les 4 premières ont une vulve triangulaire, la 5^{me} l'a de forme ovale. D'autres images sont évocatrices de vulves de fillettes ou de jeunes filles ; elles pourraient introduire la génitalité, que ce soit dans son aspect sexuel ou reproductif. Cette génitalité, avec son corollaire, la gravido-puerpéralité, se manifeste dans les vulves de femmes-pares, distinctes des vulves de nulligestes pour le clinicien expérimenté.

Certaines figures évoquent des aspects du vivant rencontrés dans des circonstances obstétricales : les vulves béantes et les vulves déchirées. On ne peut parler d'érotisme (ni de pornographie) à leur sujet ; il faut y lire autre chose, qui semble bien lié à la fonction de reproduction. Cette symbolique de la fécondité apparaît mieux dans les corps féminins que dans les vulves isolées, en raison de la possibilité de figurer le gros ventre, voire l'adiposité, ou l'expulsion, mais elle existe néanmoins, et c'est une composante de cette symbolique multiforme de la vulve, objet de désir et source de vie.

e – Vulves de copulation

Les pénis humains masculins représentés au Paléolithique sont majoritairement en érection et ce diagnostic, qui fait consensus, repose sur la longueur et la rectitude de l'organe. Si la réalité de cette érection peut souffrir discussion dans la gravure, le doute est levé dans la sculpture, du fait de la dureté du support. Un pénis en érection, qui mérite d'être appelé phallus, éveille l'idée de la copulation. Dans la galerie Breuil de la grotte du Mas d'Azil, deux pénis sont gravés, l'un en rectitude, l'autre semi-flaccide, deux états qui alternent ou se succèdent physiologiquement chez l'homme. Il ne semble pas, jusqu'à ce jour, que l'on se soit interrogé sur l'état physiologique des vulves représentées, notamment l'état d'excitation sexuelle. Pourtant les femmes, ressentant les mêmes émotions que les hommes, présentent un équivalent de l'érection, qu'elles perçoivent fort bien, avec une impression de gonflement agréable de la vulve et une contraction parfois désagréable du constricteur de la vulve, leur faisant désirer une dilatation.

Les vulves entrouvertes, avec une fente fusiforme, ressemblent tout à fait à un état d'excitation et des exemples convaincants sont fournis par Bèdeilhac 34, Pair-non-Pair, Ferrassie 8, Comarque 3, Gouy 99c, Roc de Marcamps MA 70.19, Placard MAN 55 063, pour n'en citer que quelques-uns. Nous en déduisons que les auteurs de ces œuvres avaient eu l'opportunité de découvrir cet état féminin, qui s'accompagne d'une humidité facilitante.

Que les Paléolithiques, hommes et femmes, n'aient pu méconnaître l'érection pénienne est un postulat, sinon un axiome. Mais qu'en est-il de la turgescence vulvaire ? Si elle peut passer inaperçue aux yeux d'un homme, qui ne regarderait pas ou ne toucherait pas là où il faut, elle a peu de chance d'échapper à la femme qui l'éprouve. Notre hypothèse est que cet état était bien connu des Paléolithiques des deux sexes et nous nous sommes demandé s'ils l'avaient traduit dans leurs représentations génitales féminines. Avec toutes les limites que comporte l'examen, qui ne peut être que visuel pour ces œuvres, nous pensons qu'il existe des vulves en état d'excitation sexuelle, que nous appelons, non pas vulves en érection, mais vulves « de copulation », terme plus harmonieux que vulves « coïtales » (fig. 263).

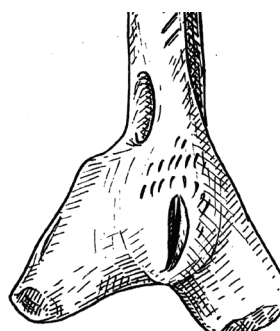
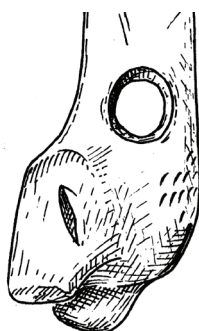


Figure 263 – Vulves de copulation (pré ou post-coïtales) évoquées par l'aspect turgescents des lèvres et l'ouverture de la vulve : a, Bédailhac 34 (cliché Duhard) ; b, Pair-non-Pair (relevé Duhard) ; c, Ferrassie 8 (cliché Duhard) ; d, Comarque 3 (cliché Delluc) ; e, Gouy 99 c (relevé Martin) ; f, Roc de Marcamps (cliché Duhard) ; g, Placard (relevé Mortillet) ; h, Ferrassie 2 (cliché Delluc) ; i, Fourneau du Diable (cliché Delluc)

a	b	c
d	e	f
g		h
	i	



Notre diagnostic a pu se faire par excès, en reconnaissant davantage d'états de ce genre qu'en réalité, ou par défaut, en n'ayant pas reconnu des vulves qui y correspondraient. L'important n'est pas le nombre, mais d'avoir appelé l'attention sur cet état physiologique manifesté dans certains graphismes de vulves, et méconnu des chercheurs des deux sexes. Mme R. Bourrillon dans sa thèse sur « les représentations humaines sexuées dans l'art paléolithique supérieur européen » (2009), décrit des vulves à fente béante (type 2, 7, 12, 16, 22) ou échancrée en « U » (type 9, 10, 19) ou « V » (type 8, 11, 18, 20), à côté de fentes fermées, mais ne propose pas d'explication à ces divers degrés d'occlusion ou d'ouverture. Le traitement statistique qu'elle en fait, en ce qu'il a de désincarné, ne peut prendre en compte les états d'âme physiologiques.

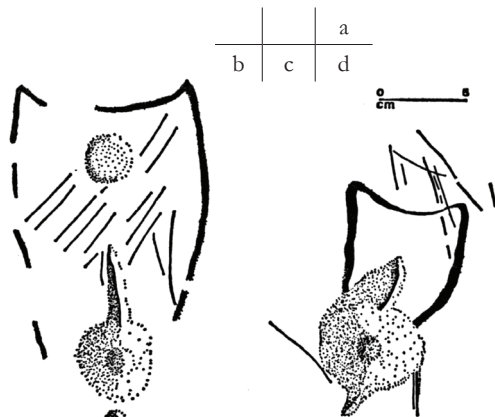
f- Vulves « déchirées »

L'art paléolithique figurant des animaux et des humains semble être un art du normal, de même trouve-t-on très peu d'images pathologiques de vulves (fig. 264). Le réseau Guy-Martin semble offrir ce dernier aspect (fig. 145 à 149). Sa frise obstétricale l'est doublement car, outre le nouveau-né probable, compte-tenu du rapport de la tête au corps, des séquelles physiques de l'accouchement y sont montrées. Dans deux des vulves, il y a une béance importante, beaucoup plus marquée dans la 3ème, qui se voit en clinique humaine dans les périnées délabrés avec des vulves « éculées », qu'accompagnent en règle des troubles de la continence aux urines, aux gaz et aux matières.

La grotte de Gouy (fig. 264) offre deux images de vulves du même registre, avec la particularité d'un orifice foré en entonnoir par la rotation de l'outil, où J.-P. Duhard voit un anus, relié par une fissure, elle aussi creusée, à la commissure postérieure de la vulve. L'aspect réalisé est celui d'une déchirure du périnée, un des risques liés à l'expulsion naturelle, l'autre étant de mourir faute d'expulsion (ou dans ses suites). C'est pour cela qu'a été inventée l'épisiotomie, qui ouvre latéralement l'orifice vulvaire, pour qu'il ne se déchire pas dans la seule partie où il y a des tissus mous (la commissure postérieure, donc le périnée), avec le danger de blessure anale associée. C'est, au sens propre comme au figuré, la plaie des pays moins développés, et l'ONG *Gynécologie sans Frontières* a fait de la réparation de ces traumatismes obstétricaux un de ses buts humanitaires.

Il ne paraît pas utile de développer la critique de l'idée de Mme M.-J. Bonnet (2004), adoptant la thèse de Leroy McDermott, que les représentations de femmes gravides sont des auto-portraits (une « hypothèse révolutionnaire », écrit-elle), surtout qu'elle prétend en même temps qu'il y a unité de style « de l'Atlantique à l'Oural, et même la Sibérie », soit sur des dizaines de milliers de kilomètres et de millénaires. On peut répondre simplement : « Il faut se méfier de nos projections, voire de nos identifications avec des personnages sur lesquels nous n'avons d'autres informations que la date de réalisation, quelques notes sur l'habitat et sur des images exécutées à l'ocre rouge ou au charbon de bois ou bien directement sur la paroi rocheuse ». (Duhard, 1989b, 1993a).

Figure 264 – Vulves évocatrices d'une béance : a, Ferrassie 7 (photo Delluc) ; b, Gouy 4 et 4' (relevé Martin); c, Pergouset 38 (photo Lorblanchet) ; d, La Cavaille (photo Delluc)



C - Réalisme et symbolisme

Dans l'art du Paléolithique supérieur, on peut s'interroger sur la (ou les) raisons de la prééminence de l'animal sur l'humain, de la femme sur l'homme et de la vulve sur le pénis. « Les animaux étaient sans doute nécessaires pour assurer la subsistance des groupes humains, et ils sont représentés abondamment. La femme est nécessaire pour assurer le renouvellement ou le développement du groupe, alors que l'homme est moins indispensable, aussi est-elle beaucoup plus figurée que lui » (Duhard, 1989b, p. 595).

Un fait semble de grande importance : la singularité de chaque figure corporelle, dont aucune n'est exactement semblable à une autre, comme si chacune était faite à l'image d'une seule femme, si l'on excepte les FFS, ces figures féminines schématiques relevant probablement d'une autre motivation. L'analyse des vulves, incorporées ou non, en tenant compte des associations éventuelles, conduit à penser qu'elles étaient porteuses de sens. Pour A. Leroi-Gourhan cette segmentation, avec la représentation d'« *une partie pour le tout* », suffit pour représenter le thème féminin. C'est la synecdoque, une variété de la métonymie, que nous avons évoquée. Il existe une évolution dans la transcription des sujets figurés, descriptive du Gravettien au Magdalénien moyen, elliptique (ou schématique) dans le Magdalénien supérieur. « L'évolution lente, sur plus d'une dizaine de millénaires, du descriptif vers l'elliptique traduit peut-être le lent changement des processus mentaux, le passage du concret vers l'abstrait, la substitution du concept à l'objet, du signe à la figure, de l'idéogramme au pictogramme serait-on tenté de dire, car nous pensons, avec A. Leroi-Gourhan, qu'il y a un langage des formes » (Duhard, 1989b, p. 593 - 596). On doit donner au langage graphique un sens large, celui de traduire la pensée par le dessin, la gravure, la peinture ou la sculpture, en représentant aussi bien des objets ou des êtres que des signes.

1 - L'évocation de la fécondité

Pour « leur esprit simple de primitifs [sous le] triangle sus pubien, siège du grand mystère de la génération, habitait la source de vie, la divinité » et de ce symbole ils avaient fait l'idole, écrivait J. de la Roche (1937). Et il concluait « le culte de la femme genitrice représenté par ses deux symboles, le triangle et l'ovule, celui-ci parfois sous forme d'un ovule isolé, semble généralisé dans l'Antiquité, comme à l'époque préhistorique ». Il en trouvait une preuve déterminante dans le squelette magdalénien découvert en 1934 à Saint-Germain-la-Rivière par M. Blanchard, somptueusement paré, et que Marcelin Boule identifia comme féminin : « femme-chef ? », « femme prêtresse ? ou idole ? ou sainte ? du culte féminin ? - Mystère ». H. Bégouën avait défendu la même idée, avec d'autres mots : « Je soutiens que l'art préhistorique a une inspiration et un sens magique : « il y a la magie de la chasse, la magie de la reproduction, la magie de la fécondité » (Bégouën, 1929). Prudemment, il ajoutait en 1934 : « Je ne pose encore l'hypothèse qu'avec un prudent point d'interrogation, mais j'y suis très favorable ». G. H. Luquet lui avait répondu que, des deux éléments réunis dans la fonction sexuelle, l'élément érotique ou sensuel et l'élément générateur, il lui semblait, contrairement à l'idée de Bégouën, que c'était le premier auquel les Aurignaciens avaient dû attacher le plus d'importance (Luquet, 1931b).

Qu'il existe une relation entre vulve et fécondité tombe sous l'entendement, mais reste à prouver que ce sens a été donné par les artistes paléolithiques aux graphismes vulvaires. La discussion doit se faire à plusieurs niveaux :

- les images vulvaires ont-elles une connotation sexuelle ? Nous l'envisagerons plus loin (l'évocation de la sexualité).
- les images vulvaires traduisent-elles un état gravide ? Chez le vivant, l'examen de la vulve ne permet pas, à lui seul, de l'affirmer car les modifications que présente la vulve d'une femme enceinte ne sont pas des preuves absolues de la grossesse : une vulve en phase d'excitation sexuelle ou une vulve oedématisée par un processus inflammatoire pourraient avoir un aspect proche.
- les images vulvaires représentent-elles un aspect de parturition ? Pour les vulves incorporées, et dans quelques cas, on peut répondre par l'affirmative, quand une vulve très ouverte s'associe à un gros ventre (Duhard, 1989b, 1993a). Pour les

vulves isolées, la réponse est négative, aucune ne présente une ouverture telle qu'un état d'expulsion fœtale puisse être affirmé. L'exception serait peut-être la vulve modelée de Bédeilhac.

- les images vulvaires représentent-elles des morphologies compatibles avec un aspect de femme-pare ? On peut répondre par l'affirmative, et nous en avons donné des exemples.

Mais beaucoup de vulves sont anonymes, dans le sens où leur schématisme ne permet pas une comparaison avec le vivant ou que leur aspect est « standardisé » (un triangle ou un ovale associé à une fente), sans particularité permettant de les individualiser et de les catégoriser. C'est dans ces cas schématiques que l'on en vient à évoquer un signe, un symbole, une notation, un pictogramme, en bref une expression de la pensée, c'est-à-dire un langage graphique : une écriture en quelque sorte.

2 - Sociologie de la sexualité

Il n'existe de sexualité que socialement construite, nous enseignent les sociologues. Chez l'humain, comme chez d'autres primates, la sexualité n'est pas qu'une pratique individuelle, explique Michel Bozon, directeur de recherche à l'Institut national d'études démographiques : elle participe à l'entretien de liens affectifs et sociaux qui dépassent le cadre strict du sexe. Au-delà de la relation physiologique physique et en prenant le terme dans le sens le plus large, la sexualité peut se définir comme une pratique sociale qui engendre des comportements sexuels régis par des normes, élaborées par la société autour de contraintes historiques et culturelles, légales ou religieuses (Bozon *et al.*, 1993).

Si l'on admet que nous avons quelques caractères communs avec nos cousins primates, l'exemple des bonobos, parents des chimpanzés, est convaincant, exposent Frans de Waal et F. Lanting (2006). Ces grands singes anthropoïdes consacrent la plupart de leur temps au sexe : activité hétérosexuelle entre adultes, actes de tribadisme (frottements génitaux) entre femelles ; joutes de pénis ou de postérieurs entre mâles ; initiation des petits à la sexualité par les mères, mais sans pratique de l'inceste. Le sexe agit comme ciment social et, d'ailleurs, chez eux, la sexualité est une pratique utilisée non seulement pour la satisfaction érotique, mais aussi pour désamorcer les conflits. Si les deux espèces, bonobos et chimpanzés, partagent avec l'humain 98% des gènes contenus dans leurs chromosomes, les bonobos sont physiquement plus proches de l'humain et leur comportement social est très différent des chimpanzés : leur société est plutôt matriarcale, avec un fort attachement de la mère et de ses petits, un partage de la nourriture se faisant sans conflit (il est prévenu ou désamorcé par la pratique sexuelle) et l'absence d'affrontements politiques, ni même de forme primitive de guerre, comme chez le chimpanzé. Cet animal étonnamment proche de nous a révolutionné la perception qu'ont les primatologues des origines de l'humanité. Grâce à lui peut se vérifier l'aphorisme de A. Langaney : l'homme ne descend pas du singe, mais du sexe.

Auxquels l'humain ressemble-t-il le plus ? Aux bonobos, évidemment, chez lesquels tant les mâles que les femelles connaissent l'orgasme. Les femelles sont sexuellement matures vers 13 ans et la gestation dure entre 220 et 230 jours. Elles donnent naissance à un petit tous les 5 ans environ qui sera éduqué pendant 4 ans. Les jeunes mâles restent dans le groupe de leur mère tandis que les femelles, arrivées à maturité, partent rejoindre un autre groupe. Les pratiques sexuelles de ces singes étonnants comprennent des attouchements à deux ou à plus, entre partenaires de sexe opposé ou non, ainsi que le baiser sur la bouche, la masturbation, la fellation et la copulation dans toutes les positions, y compris celle du missionnaire qui est censée être le propre de l'humain. Tandis que les chimpanzés ont une sexualité parcimonieuse, les bonobos ont, en moyenne, des contacts sexuels toutes les 90 minutes. Cette sexualité débridée, notent les primatologues, encourage le partage et sert à apaiser les tensions ou à se réconcilier. Elle permet aux bonobos de se mettre à la place de l'autre et favorise la communication sociale dans laquelle, comparé au chimpanzé, le bonobo est passé maître. Son cousin chimpanzé l'emporte en revanche dans l'orientation spatiale et dans la manipulation d'objets. Ce que précisent Frans de Waal et F. Lanting (2006), c'est que l'activité sexuelle

des bonobos, loin d'être frénétique, est calme et détendue. Elle a d'autres fonctions que la reproduction : elle sert au plaisir, mais aussi à apaiser les tensions, et à éviter les conflits, à côté des mécanismes de domination. Devant la nourriture, à l'inverse des chimpanzés qui se la disputent et se battent pour l'obtenir, les bonobos se la partagent après avoir prévenu ou désamorcé les tensions par une activité sexuelle. La société matriarcale des bonobos est égalitaire et paisible, et le lien le plus fort est celui qui unit les mères à leurs petits, et cela toute leur vie. On a d'ailleurs également observé que l'infanticide, qui est très fréquent chez le chimpanzé, semble inexistant chez les eux : cela ferait de cet animal le seul sur la planète à ne jamais tuer ses petits.

On ne peut inférer qu'il en allait de même pour les Paléolithiques, mais il semble bien que les relations inter-humaines ou inter-groupes étaient alors pacifiques : il n'existe aucune trace osseuse patente de blessures par arme et, quand des attritions existent, elles ont consolidé, preuve d'une prise en charge par la société. Dans l'art, les rares scènes d'affrontement ne concernent que les hommes, les mettant en situation conflictuelle avec des animaux, et, quand ce sont des humains entre eux, ils ne sont jamais armés (Duhard, 1996). Le thème des hommes lardés de traits (Pech-Merle et Cougnac) vient ternir cette image idyllique d'un monde paléolithique pacifique où régnait l'harmonie entre humains, mais il n'est pas certain que cela recouvre des faits réels.

Pour M. Bozon (2009), la sexualité est un domaine particulier de la vie humaine, une « sphère spécifique mais non autonome du comportement humain, qui comprend des actes, des relations et des significations », où le « non-sexuel donne sa signification au sexuel ». Et cette pratique individuelle a été intégrée totalement à l'ordre social et à l'ordre du monde. Cette intégration transparaît dans un certain nombre de mythes, un des plus anciens connu étant la création biblique de l'homme et de la femme, faite d'une côte de ce dernier (*Genèse*, 27, 28) : « Et Dieu créa l'homme à son image; il le créa à l'image de Dieu ; il les créa mâle et femelle. Et Dieu les bénit ; et Dieu leur dit : Fructifiez, et multipliez, et remplissez la terre et l'assujettissez, et dominez sur les poissons de la mer et sur les oiseaux des cieux, et sur tout être vivant qui se meut sur la terre ». Il semble que ces conseils aient été suivis à la lettre, un peu trop sans doute.

Les anthropologues se sont également intéressés à la sexualité. Dans un article au titre en sorte de boutade, A. Langaney, B. Pellegrini et E. Poloni assurent : *L'homme descend du sexe* : « L'homme [est] capable d'un grand nombre de répertoires de comportements sexuels, différents selon les populations. Alors qu'une espèce animale autre se caractérise habituellement par un type fixe de structure sociale et un répertoire stéréotypé de comportements, l'espèce humaine semble libérée des contraintes biologiques qui causent cette uniformité » (Langaney et al. 1989). Cette non-uniformité dans le comportement sexuel est une des principales caractéristiques de l'humain, comme l'avait pressenti Diderot quand il écrivait son *Supplément au voyage de Bougainville* (écrit en 1772, publié en 1793). Les préhistoriens ne sont pas non plus indifférents à cette activité humaine. Selon les mots de Denis Vialou, la sexualité est une dynamique de la vie, une pulsion de vie, qui est le rejet et la négation de la pulsion de mort. La femme est le moteur de la sexualité dans tous les rapports de toutes les sociétés. L'importance de la représentation du corps féminin, et de ses parures parfois, est la preuve de l'importance du corps dans la représentation de l'univers. La sexualité est un élément moteur dans la relation à l'autre et elle est génératrice de sociétés (Vialou, 2004).

La principale difficulté à laquelle se trouvent confrontés les chercheurs de toutes spécialités est l'invisibilité de l'acte sexuel, « un trait culturel universellement associé à la sexualité humaine » (Bozon, 1999). Chez l'humain, dans la quasi-totalité des cultures, l'activité sexuelle a lieu essentiellement pendant la nuit, contrairement aux autres mammifères diurnes, herbivores comme carnivores, qui copulent pendant la journée et que les Paléolithiques ont eu tout loisir d'observer. A la raison avancée par les chercheurs en sciences sociales, que l'obscurité nocturne rend possible les activités secrètes ou discrètes, dont la sexualité fait partie (Bozon, 1999), s'en ajoute une autre, physiologique, que nous avons tous expérimentée. De bienheureuses érections spontanées émaillent le sommeil de l'homme, que la proximité du corps de la femme et l'humidification nocturne de son vagin incitent à passer à l'acte. La capacité érectile est présente dès avant la naissance, les échographies fœtales en ont montré maints

exemples. Chez l'humain adulte, des érections nocturnes surviennent pendant les phases de sommeil paradoxal (ou phases MOR, à mouvements oculaires rapides), soit de quatre à six fois par nuit, à intervalles de 90 min environ, et d'une durée moyenne de 20 minutes. Dans les consultations d'urologie viennent parfois des patients gênés par ces érections qui les réveillent et les incommode, et que d'autres envieraient. Elles sont normales, leur est-il répondu en général, et n'appellent aucun traitement. L'érection matinale du réveil peut ressortir de la même explication, mais s'en rajoutent deux autres : la pression de la vessie pleine sur les nerfs érecteurs et le pic physiologique de testostérone, survenant entre 6 h et 8 h du matin. Ces érections spontanées nocturnes ont certainement été « choisies » dans le lent processus d'homínisation, car elles sont bénéfiques pour l'espèce. Elles favorisent le rapprochement sexuel avec la femme à un moment de promiscuité où le corps est livré à l'abandon du sommeil et dans une obscurité complice. Si l'on considère, pour les hommes de cette époque, une durée de vie de 50 ans (pour prendre un chiffre rond), soit une durée sexuellement active de 35 ans au minimum, l'individu humain passant le tiers de son temps à dormir, soit une douzaine d'années, l'homme aura bénéficié d'érections nocturnes pendant une durée cumulée d'au moins de 2 ans ! Soit largement le temps de faire quelques enfants et de compenser une importante mortalité néo-natale et infantile.

Si l'acte sexuel humain est généralement caché de nos jours et dans nos sociétés, il est probable que les ébats amoureux pouvaient être observés dans les conditions de promiscuité que devait permettre les campements paléolithiques, et comme cela l'a été autrefois dans les campagnes, cette cohabitation favorisant d'ailleurs les relations incestueuses entre père et fille, fils et mère et frère et sœur. Les médecins et sages-femmes de campagne d'autrefois en rapportaient des exemples, que nous avons encore en mémoire. Cependant Guy Duhard, qui a vécu longtemps chez les Touareg Aoulliminden du Niger, rapporte qu'il n'a jamais vu, entendu, ou soupçonné la moindre activité sexuelle sous les tentes qu'il partageait avec eux, la sexualité n'apparaissant d'aucune manière, comme si elle était isolée dans une enclave secrète et ne pouvant s'accomplir que de manière furtive (Duhard G., 2004). Il n'a jamais observé non plus de gestes de tendresse entre conjoints, preuve d'une intériorisation à l'extrême des pulsions amoureuses. Les cours d'amour (*abal*) que réprouvait le père de Foucauld, étaient l'occasion de faire en plein air, mais en pleine nuit, au creux d'une dune complice, ce que la familiarité de la tente ne permettait pas. Il est des cas, cependant, où une nature hostile ne se prête pas aux épanchements amoureux, dans les régions glaciaires par exemple. Force est de s'en accommoder. Le climat permettait-il aux Paléolithiques de compenser leurs frustrations dans les sous-bois ou les abris-sous-roche ? On ne sait, mais ils ont, à l'évidence, trouvé des solutions, satisfaisant à la fois les exigences de leur libido et celles de la démographie.

« Dans la mesure où bon ne peut pas donner à voir et à observer les actes sexuels, à moins de les transformer en spectacle [...] on ne peut connaître les pratiques physiques de la sexualité qu'à travers les déclarations et le langage » (Bozon, 1999). Pour les Paléolithiques, de quels éléments disposons-nous ? La sexualité ne pouvait leur être étrangère, sinon le « *baby-boom* » magdalénien décrit par D. Vialou (2005), ne se serait jamais produit. La sexualité animale leur était familière, comme les autres comportements animaux, et on en a des preuves dans leur art (Clottes et al., 1994) comme dans le choix saisonnier des habitats (Pincevent, par exemple). Mais, si leur activité sexuelle était cachée, comme c'est probable, l'éthologie sexuelle humaine devait être moins bien connue que l'éthologie animale, en dehors des possibles rites sociaux l'accompagnant.

Il en irait ainsi de cérémonies d'initiation d'adolescents par exemple, ce qui a été suggéré en remarquant que les empreintes de pas sur le sol des grottes et de mains sur les parois étaient le fait de sujets jeunes. Dans la grotte du Tuc d'Audoubert, par exemple, on a découvert autour d'une vulve tracée dans le sol argileux de la salle des Talons, les empreintes de pas de six enfants en six rangées qui attestent d'une chorégraphie spécifique. Gargas conserve des mains négatives d'enfants haut situées sur la paroi et Chauvet des empreintes de pieds d'enfant sur le sol. Des cavernes ont livré des flûtes, ce qui tendrait à faire supposer des danses accompagnées de musique. En dehors de cela,

nous ne disposons que des témoignages qu'ils ont pu laisser dans leur activité artistique, soit assez peu de choses, que nous essaierons d'exploiter à la lumière des données ethnographiques et des connaissances sociologiques, même si « les limites même du sexuel sont culturellement et socialement mouvantes » (Bozon, 2009).

Les Cro-Magnons paléolithiques ont eu des peines et des joies, ri et pleuré, dansé (la Marche, Saint Marcel) et joué de la musique (Isturitz), dessiné, peint et se sont parés ; ils ont vécu des histoires d'amour et joué avec leurs enfants ; ils ont chassé en groupes et été victimes de leurs proies. Tout cela est rarement retranscrit, certes, mais doit-on négliger le rare et le non-dit ou en recueillir précieusement les éléments ? Paraphrasant Voltaire, l'on a davantage de plaisir à imaginer ces paléolithiques comme « un petit peuple qui chante et qui danse au pied des Pyrénées », qu'à les disséquer sous le scalpel, même non vulnérant, de l'informatique. L'étude de la mimique des visages, qui est surtout masculine, révèle l'humeur des sujets figurés (dans les têtes isolées notamment), qu'aucun autre moyen ne permet d'approcher. On trouverait que la « dame » de Brassempouy est muette, avec un unique œil rond esquissé. Mais il existe des sujets qui sourient (Rouffignac, Font-Bargeix, les Combarelles) ou qui rient (Isturitz), des sujets à l'air sévère (« vieillard » de la Marche, barbu de Pechialet, femme Malta-16), d'autres semblant étonné (Mas d'Azil) ou attentif (Isturitz, la Marche) et des sujets qui vocifèrent (la Marche obsv. 60). On remarquerait, sans préjuger des raisons, que des hommes ithyphalliques ont le sourire (Gourdan, Laugerie-Basse, le Portel), de même que des sujets « accouplés » (l'homme de la plaquette d'Enlène et, peut-être les protagonistes du « couple » de Murat), que la femme du couple d'Enlène, quant à elle, tirerait la langue (de plaisir ?). C'est une bonne transition pour aborder la sexualité des Paléolithiques, longuement envisagée par G. Delluc (2006).

3 – Évocation de la sexualité des Paléolithiques

L'extrême diversité des exemples ethnologiques permet d'imaginer tout ce que l'on ignore de la sexualité des Paléolithiques, tout en démontrant qu'il serait imprudent de les évoquer à propos de leur vie intime, faute de savoir lequel choisir (Delluc G., 2006, p. 147). Personne ne met en doute que les Paléolithiques aient eu une activité sexuelle et rejoignant en cela l'avis de G.-H. Luquet affirmant « la fonction érotique [est] une fonction physiologique et dont l'exercice est agréable », H. Bégouën ne disconvenait pas que les hommes de l'époque préhistorique aient éprouvé « du plaisir à remplir les fonctions sexuelles » et estimait même que chez les Paléolithiques dominait une « idée sexuelle » (Bégouën, 1929). Nous voilà rassurés, mais nous n'étions pas inquiets.

« Parmi les caractères sexuels dans l'ensemble des figures, la vulve est celui qui a été le moins fréquemment indiqué, surtout dans la gravure, ce qui peut faire penser que la sexualité n'était pas la motivation essentielle » (Duhard, 1989b, p. 594). Cependant une distinction doit être faite entre Gravettien et Magdalénien. Au Gravettien, quand la vulve est figurée sur le corps, elle est toujours associée au gros ventre ; la statuette aurignacienne de Hohle Fells découverte en 2009 respecte cette règle implicite. Au Magdalénien, où les gros ventres sont moins fréquents, la vulve n'est plus systématiquement associée. Le sexe féminin s'est libéré de la reproduction, au profit de la sexualité, pourrait-on penser (Duhard, 1989b, p. 454, 528).

La reproduction dans le monde du vivant est en majorité sexuée et hétérosexuelle. Dans le règne animal, ce qui pousse les individus à rechercher ceux de l'autre sexe, c'est l'instinct de reproduction a-t-on coutume de dire. Mais pas seulement, puisque certains animaux forment des couples durables (5% des vertébrés), tels les rapaces, les corbeaux, les cygnes, les loups. Il existe donc quelque chose de plus, que l'on a du mal à qualifier. La formation du couple chez l'humain obéit évidemment à l'attraction sexuelle, mais avec ce quelque chose en plus qu'on appelle l'amour. L.-R. Nougier, parlant du modelage 34 de Bédouilhac, et assimilant la femme à son sexe, assurait : « [cela] n'implique guère un psychisme très élaboré chez l'exécutant et ne constitue qu'une étape bien modeste dans la longue et dure voie de l'humanisation » (Nougier, 1982), laissant penser qu'il ne considérait pas les Paléolithiques comme des humains achevés, et oubliant leurs chef-d'œuvres graphiques !

Nous penchons pour une naissance du sentiment amoureux beaucoup plus précoce même, comme exposé par Y. Coppens : « L'apparition de l'orgasme chez la Femme en même temps que celle de sa disponibilité tout au long de l'année, le renforcement chez l'Homme de la pulsion sexuelle en même temps que celui de son urgence, ajoutés à l'émergence de la conscience et de l'émotion nées, il y a 3 millions d'années, d'une nouvelle dégradation encore plus sévère du paysage, ont cette fois rapproché plus longtemps hommes et femmes. On peut dire, en raccourci, que ce sont les changements climatiques qui ont entraîné une plus grande nécessité de protection et permis, avec le rapprochement et la réflexion, le développement de l'amour » (Coppens, 2006). La naissance de ce sentiment amoureux, au-delà de l'attraction sexuelle, est probablement une longue histoire dans celle de l'humanité, mais l'humain paléolithique, au moins, devait connaître la passion (Courtin, 2002), sans que le sexe n'ait pourtant occupé le centre de ses préoccupations artistiques (Delluc G., 2006). Peut-être même, la sexualité fut-elle mêlée au sentiment religieux, comme supposé par A. Leroi-Gourhan (1965, p. 256) : « Il serait impensable que les Paléolithiques aient été les seuls à posséder une religion dans laquelle la sexualité n'apparaisse pas sous une forme ou sous une autre, positivement ou négativement ».

4 – Manifestations de la sexualité dans l'art des Paléolithiques

a - Le sémaphore sexuel du corps féminin

Davantage que le masculin, le corps de la femme est un sémaphore sexuel qui délivre des messages visuels et olfactifs pour séduire l'homme et l'inciter à l'acte sexuel, explique D. Morris (1968, 1972). Les signaux sexuels du corps féminin que l'on peut analyser dans les figures paléolithiques sont principalement la vulve, les seins, les fesses et la posture ployée. Chez une femme debout et supposée nue, la vulve est totalement invisible de dos, ne montre que le relief pubien de profil et, de face, offre une courte fente virtuelle, puisqu'elle correspond à l'intervalle entre la partie la plus antérieure des grandes lèvres, en rapport avec la symphyse osseuse pubienne. Ce que montre la femme de sa vulve est un leurre, « l'essentiel est invisible pour les yeux », comme disait le Petit Prince, ajoutant : « On ne voit bien qu'avec le cœur ». Dans son étude sur les figures féminines paléolithiques françaises, J.-P. Duhard a trouvé qu'au Gravettien, un fessier volumineux se retrouvait dans 88% des cas, les seins dans 86%, le gros ventre dans 68%, la vulve dans 31% et qu'au Magdalénien, les chiffres étaient nettement moindres : moins de fesses (40 à 50%), si on excepte les figures féminines schématiques, moins de seins (40%), moins de gros ventres (30%) et moins de vulves (10%). Cette sorte de régression sémaphorique traduit probablement une évolution dans la conception du rôle de la femme dans les sociétés en question (Duhard, 1989b).

Cependant il n'est pas nécessaire d'offrir des seins, des hanches, des fesses ou un abdomen volumineux pour séduire et attirer l'homme, il y a d'autres artifices, dans les postures en particulier. La posture ployée des corps féminins de profil (La Roche de Lalinde, La Gare de Couze, Gönersdorf et tant d'autres, c'est-à-dire les silhouettes fessières de J.-P. Duhard ou les FFS de B. et G. Delluc) exagère le relief fessier et met cette partie du corps féminin en valeur (Bosinski, 2011). Dale R. Guthrie faisait de cette posture une attitude érotique et parlait d'un « effet de revue » dans la répétition des images (Guthrie, 1977). Nous ne partageons pas toutes ses idées, quant au caractère pornographique des corps féminins dénudés notamment, mais ne pouvons nier que les fesses, qui sont le propre de l'humain en général, et de la femme en particulier, ne soient un signal sexuel. Leur volume, en effet, n'est pas justifié par la masse musculaire et la bipédie, mais par des dépôts adipeux qui n'ont aucun rôle physiologique en dehors de l'allaitement. Reste le rôle sexuel. Des comparaisons ethnologiques offrent un autre type d'explication : les Micronésiennes de Chuuk adoptaient cette posture devant les hommes, et spécialement ceux de leur famille, de façon à dissimuler leur vulve, une partie du corps des plus investies dans la sexualité, afin de ni les choquer, ni les tenter (Ledesma et col., 2000). Mais la mise en posture elle-même rappelle justement qu'elles portent une vulve entre les cuisses : c'est toute l'ambiguïté des attitudes et des interprétations.

L'habitus de certains corps féminins représentés, avec des seins ptosés et un tablier adipeux hypogastrique est celui de femmes qui ne sont plus toutes jeunes et qui ont eu des enfants. Nous inclinons à penser qu'elles étaient moins l'objet de pensées érotiques que de considérations génésiques. La grande fréquence des gros ventres d'aspect grévillé sur laquelle ont insisté les Drs L. Pales et J.-P. Duhard, laisse penser là encore que l'érotisme en est absent.

b - Les scènes sexuelles

Parmi les éléments argumentaires, ou de réflexion, dont nous disposons, il y a la nudité des corps que les Paléolithiques ont largement montrée dans leur art. Les corps nus sont la majorité, avec davantage de femmes représentées que d'hommes et avec, chez elles, des images plus réalistes, plus détaillées, montrant des formes spécifiquement féminines (seins, abdomen, fesses, hanches). Parmi les hypothèses avancées pour expliquer cette nudité, il y a celle d'une motivation érotique (Duhard, 1989b). D'autre part, il y a les représentations d'organes génitaux des deux sexes, qui apparaissent dès l'émergence de l'art sur blocs (dans les gisements aurignaciens des environs des Eyzies), de l'art pariétal (dans la grotte Chauvet) et mobilier (phallus de l'abri Blanchard, trouvé en bordure d'un foyer daté de l'Aurignacien I) et persistent tout au long du Paléolithique supérieur, et bien après. Et il y a la préférence donnée à la vulve dans les figurations d'organes génitaux, alors qu'elle est moins visible que le pénis.

Au-delà de l'art, on a de troublants exemples de sépultures conjointes qui peuvent dénoter une forme d'attachement, comme celui de ce couple enlacé en posture fronto-dorsale fléchie, découvert dans la grotte aux Enfants, à Grimaldi (- 25 000 ans) : un jeune homme âgé 15/17 ans et une vieille femme de plus de 40 ans. A Dolni-Vestonice (Moravie) (- 25 000 ans), on a mis au jour le squelette d'une jeune femme, entourée par deux jeunes hommes, l'un d'eux ayant la main placée sur son bassin, recouvert d'ocre à cet endroit précis. Les scènes à caractère sexuel sont rares, comme l'a signalé A. Leroi-Gourhan constatant que les artistes paléolithiques « ont évité les œuvres trop ouvertement sexuelles » (1980-1981, p. 455 ; repris dans 1992, p. 361). Mais, « si l'on ne refuse pas aux préhistoriques d'avoir eu, sinon la préoccupation, du moins l'occupation notable de procréer, l'hypothèse du coït figuré est une hypothèse légitime et saine devant la configuration d'humains affrontés », écrivaient L. Pales et M.-T. de Saint-Péreuse (1976).

Les images paléolithiques d'humains associés sont rares (Duhard, 1992c), font rarement appel à des humains de sexe opposé et les montrent rarement en une attitude pouvant évoquer un accouplement sexuel. Les scènes d'accouplements sont rares, se réduisant à deux ou trois cas, où l'évidence l'emporte sur le doute. La plus probante à nos yeux est la grande plaquette de grès d'Enlène. La présence de caractères sexuels secondaires de présomption existent en faveur du sexe masculin pour le premier personnage et du sexe féminin pour le second. L'intrication graphique, voulu par l'exécutant dans cette posture *more ferarum* (comme font les bêtes et les Pompéiens) déjà évoquée par L. Pales sur un premier fragment découvert, a été confirmée par J. Clottes et Briois après mise au jour d'autres fragments rendant intelligible la scène, où l'hypothèse de l'accouplement est légitimée. La deuxième scène est offerte par l'observation n°39 de La Marche, où deux humains sont enlacés debout. L. Pales et M. Tassin de Saint-Péreuse (1976) parvenaient à lire dans ces « deux personnages affrontés jusqu'à la fusion des corps » un membre viril ithyphallique chez l'un, dont l'extrémité venait au contact du pelvis de l'autre. L'abbé Breuil leur attribuait un « certificat de mariage ». L. Pales (*ibid.*, p. 121-123) a relevé sur la plaquette de la *Femme au renne* de Laugerie-Basse un homme esquissé, superposé à celle-ci et semblant en train de la « besogner ». La posture de la femme s'y prête mais, outre que le sujet masculin n'est pas très lisible, le gros ventre de la femme est un obstacle, à nos yeux, dans cette posture du moins.

Les autres scènes, si elles représentent des copulations, en seraient au stade des préliminaires, et se résument à peu : les sujets 64(2) et 64(3) des Combarelles et les deux sujets de Terme-Pialat, les deux personnages du bâton de La Vache évoquant simplement les membres d'un couple. Les *Personnages opposés* de Laussel, en carte à

jouer, ne font pas l'unanimité : coït pour les uns, malgré la disproportion de taille, parturition pour les autres (Duhard, 1989b), comme sur une ronde-bosse de Grimaldi ou Brassempouy (Delluc, G., 2006). La rareté des scènes d'accouplement est observée également sur les animaux représentés : pré-saillie des chevaux à Lascaux (avec parfois *flehmen*) et à Bara-Bahau, des félins à La Vache ; saillie des chevaux à la Chaire à Calvin. Cette rareté des scènes sexuelles n'est pas un argument pour dire que les Paléolithiques ne s'y intéressaient pas. Cela fait plutôt partie du non-dit déjà évoqué, comme nombre d'autres activités humaines.

Il n'existe aucune scène de fellation humaine, même si l'ours léchant un gland pénien sur un bâton de la Madeleine pourrait faire évoquer cette pratique. En revanche existent quelques scènes évoquant un *cunnilingus*, dans les observations n° 37 et 52 de la Marche, où deux humains, dont l'un à fort segment pelvicrural et a priori féminin, se trouvent en posture frontale inversée permettant d'évoquer un contact orogénital. Le *cunnilingus*, qui a retrouvé une vogue chez nos contemporains, après avoir été abhorré et proscrit (voir le *Lévitique*), a une place importante dans le taoïsme chinois, qui considère que les fluides corporels sont vitaux et leur perte est dommageable mais que, *a contrario*, leur ingestion est bénéfique, permettant d'obtenir de la vitalité (le *Qi*). Si ce n'est pas forcément bénéfique, ce n'est désagréable, ni pour l'un, ni pour l'autre, et cette pratique permet d'être au plus près de l'organe du plaisir féminin et de la source des phéromones. J.-P. Duhard (1989b et 1993a) a attiré l'attention sur la présence d'une gestuelle (ou position de la main sur le corps) dans les représentations féminines et remarqué que la gestuelle abdominale était assez fréquente, tant sur les ventres volumineux (supposés gravides) que sur les ventres plats. C'est une gestuelle spontanée et physiologique, mais que l'on peut considérer également comme symbolique. D'ailleurs, au début de 1992, a été trouvé dans la grotte d'Agnano (Italie) le squelette, daté du début du Paléolithique supérieur, d'une femme de 20 ans morte pendant l'accouchement, comme l'indiquent l'engagement de la présentation fœtale dans le pelvis et la position abdominale d'une main. À l'inverse, la gestuelle mammaire est très rare, avec seulement 4 cas connus au monde. Il faut éliminer la *Vénus d'Aix*, à gestuelle mammaire inspirée par la *Vénus de Willendorf*, parce qu'elle n'est pas paléolithique, des traces d'outil métallique ayant été mis en évidence.

La gestuelle vulvaire est, de façon surprenante, absente alors que la femme porte très naturellement la main à sa région génitale, directement accessible par une simple abduction flexion du bras. Il y a là une convention en quelque sorte négative. Cette absence de gestuelle vulvaire autologue chez les femmes est à remarquer et ferait écarter l'hypothèse de pratique solitaire féminine, alors qu'il en existe chez quelques figures masculines, qui pourraient se livrer à la masturbation. On peut citer deux cas : l'homme de la grotte du Portel semblant tendre la main gauche vers son pénis stalagmité, et une ronde-bosse rudimentaire de Laussel, où semble exister également une gestuelle analogue (de la main gauche également). Cette pratique, qui est un moyen d'obtenir le plaisir en étant solitaire, ne doit pas être confondue avec l'onanisme, du nom du fils de Juda qui refusait d'éjaculer dans la femme choisie par son père (sa belle-sœur en réalité) et « polluait » en dehors de son vagin (*Génèse XXXVIII*, 9). Une curieuse scène sur une plaquette d'Enlène montre une main tendue vers un homme éjaculant, sans que l'on sache s'il y a eu ou non manipulation, et par qui. Dans la petite galerie Breuil du Mas d'Azil sont gravés côte-à-côte un phallus éjaculant et un phallus semi-flaccide (Alteirac et Vialou, 1980, cités par Delluc G., 2006, p. 280). Deux autres phallus avec jet physiologique existent : le phallus gravé du bloc 3 de l'abri Castanet (Delluc, 1978) et le phallus n° 68 de Fronsac, faisant face à une image vulvaire tridigitée (Delluc, 2009). On retrouve cette éjaculation sur l'homme de Saint-Cirq (Delluc, 1987), et l'on comprend à qui elle est destinée depuis la lecture d'un bassin féminin en face de lui. Le constat que les pénis représentés sont presque toujours en érection, et que celle-ci est le préliminaire indispensable à la copulation, est à prendre en compte comme représentation de la sexualité. C'est tout et c'est peu, effectivement : « L'art paléolithique, naturaliste et animalier par essence, ne connaît pas la hantise sexuelle », affirmait non sans raison L.-R. Nougier (1974). On n'est hanté par la faim que si l'on est affamé et par le sexe qu'en cas de privation. Gageons que les Paléolithiques ne souffraient ni de faim, ni de frustration sexuelle : aussi ne voit-on aucune scène alimentaire et très peu de scènes sexuelles.

A la Marche, quelques gravures avec humains cofigurés évoquent une relation affective ou amoureuse. Ainsi de deux têtes humains se faisant face et qui sont peut-être un homme et une femme (Obs. n° 22) et d'un humain agenouillé semblant tendre les bras à un autre debout (n°40), ou de la plaquette n° 23 de La Marche, où « deux humains sont affrontés au plus près, bouche-à-bouche pourrait-on dire » (Pales et Tassin de Saint-Péreuse, 1976). Si l'on s'en tient à l'interprétation de Freud, « le baiser sur la bouche peut être qualifié d'acte pervers » et serait un substitut de l'acte sexuel. C'est une perversion qui nous semble bien anodine à côté d'autres pratiques sexuelles et nous fait douter de l'équilibre psychique de ce psychiatre.

c - Les associations sexuelles

Mais il y a d'autres moyens d'apprécier l'intérêt porté par les Paléolithiques à la sexualité, c'est l'étude des images génitales, objet de cet ouvrage. Un premier élément est fourni par l'étude du type des vulves étudiées. Nous avons constaté que la vue pubienne est retrouvée 152 fois, soit 63% des cas, et la vue périnéale 89 fois, soit 37% ; mais si on retranche les 75 vulves gravées sur dents, toutes en vue pubienne, on arrive à un chiffre un peu plus élevé (54%) de vues périnéales (89 vulves périnéales pour 77 vulves pubiennes). A signaler que, dans les blocs, les vulves sont majoritairement en vue périnéale (81%) et que ces blocs sont un support surtout présent à l'Aurignacien, devenant exceptionnel au Gravettien et au Solutréen, et disparaissant au Magdalénien. Cela pourrait-il signifier que c'étaient surtout les Aurignaciens qui portaient un intérêt à la vulve ? Difficile d'être affirmatif.

En étudiant les différentes formes d'association des vulves, nous avons constaté que des vulves étaient représentées ensemble dans 30 % des cas : par deux (9 cas) ou plus (56 vulves en 11 séries), alors que les phallus ne le sont presque jamais conjointement entre eux (excepté le Mas d'Azil). Le sens de ces associations nous échappe. A côté de ces séries sur le même support, il y a les séries de supports identiques, illustrées par les vulves gravées sur incisives lactéales de poulains, qui sont au nombre de 75 en deux séries : la Marche, 55 dents et le Roc-aux-Sorciers, 19 dents, outre celle isolée de Gaudry. On en déduira au moins un intérêt plus grand porté à la vulve qu'au pénis. L'association d'une vulve et d'un humain masculin est rare, seulement 3 cas : à Bédailhac, la vulve 47 est située à 60 cm de l'humain masculin 46. Aux Combarelles, la vulve VID21 est proche de l'« homme-mammouth » et la vulve VII73 est gravée entre un homme et une FFS.

L'association d'une vulve à un humain féminin serait un peu plus fréquente, 9 cas relevés : outre les Combarelles, les 2 vulves magdaléniennes mobilières pubiennes de Chaffaud sont sur la même face de la baguette qu'un tracé en « V » ouvert surmonté d'une cupule, le tout pouvant évoquer un corps féminin schématique de face ; la vulve solutréenne pariétale pubienne des Deux-Ouvertures est proche d'une FFS ; à Gouy, 2 vulves magdaléniennes n° 4 et 4' sont associées à deux figures féminines schématiques ; à Fronsac, dans la galerie des Femmes, la vulve pubienne magdalénienne n° 42 est proche de plusieurs FFS, tandis que la vulve périnéale magdalénienne n° 69, proche d'un phallus, fait face à une FFS ; à la Marche 2 vulves magdaléniennes mobilières sont associées à des segments de corps humains : l'une (pubienne) à la partie inférieure d'un corps, qui pourrait être féminin ; l'autre (périnéale) à une tête et une main humaine, de sexe indéterminé. Le singulier bloc 99c de Gouy, étudié par A. Marshack et publié par Y. Martin (2007), montre au premier abord une vulve réaliste avec une fente profonde et large entaillant le calcaire tendre, bordée de reliefs labiaux épais à gauche et orné de chevrons à droite. Mais un examen plus attentif a révélé que dans l'épaisseur de la lèvre gauche avait été sculpté un corps féminin schématique, acéphale et apode, à fessier marqué, seins pointus et ventre plat de jeune femme. C'est le seul exemple, à notre connaissance, où la fonction sexuelle de la femme est illustrée avec une telle évidence. L'association d'une vulve à un phallus a été relevée dans 9 cas, répartis de l'Aurignacien au Magdalénien. Trois sont aurignaciens : sur le bloc 8 de Blanchard une vulve périnéale est contiguë à un gland de phallus (Delluc, 1981); sur le bloc 7 de la Ferrassie un relief ovale de morphologie assez proche est associé à la vulve pubienne et pourrait être également un gland pénien ; le bloc 3 de la Ferrassie porte un grand phallus

associé à une petite vulve périnéale (*ibid.*). Le gland pénien en ronde-bosse de Laussel (Aurignacien ou Gravettien) offre, sur sa face inférieure, une vulve périnéale (Duhard et Roussot, 1988), dans laquelle G. et B. Delluc voient plutôt le frein du gland, voire un hypospadias (ce volume, p. 67). Il n'y a aucun cas d'association des deux sexes au Solutréen, mais quatre au Magdalénien : dans la grotte de Fronsac, un même panneau offre 2 vulves (n° 34, pubienne et n° 32, périnéale, la plus proche) gravées au voisinage d'un grand phallus (n° 26) partiellement décalotté, et, dans la partie la plus inaccessible de la cavité, la vulve n° 69, périnéale, est proche d'un autre phallus (Delluc et *al.*, 1986) ; un bâton percé de la Madeleine porte une vulve gravée pubienne et, sur la même face, une curieuse représentation en relief évoquant un gland pénien (identifié jadis comme une tête de poisson par H. Breuil et R. de Saint-Périer, 1927) ; dans la même station a été trouvé un fragment d'os gravé de « queues de poisson » selon H. Breuil et R. de Saint-Périer (1927), où nous voyons 3 vulves pubiennes et 1 phallus gravés. Nous en rapprochons le phallus n° 41 de Bédailhac qui surplombe une forme naturelle de vulve (non retenue dans le présent corpus, à tort peut-être).

L'association d'un humain féminin avec un phallus a été relevée trois fois : sur un bloc de calcaire gréseux de la Gare de Couze, devant la femme acéphale et apode en profil droit, on remarque une image phallique, constituée d'une gouttière au-dessus d'un motif circulaire. Il semble exister la même association sur un bloc de La Roche à Lalinde et sur une dalle de Terme Pialat (Duhard, 1993a).

Que dire des associations avec des animaux, particulièrement le bison ? A. Leroi-Gourhan et A. Laming-Emperaire se sont longuement étendus sur le sujet, et il n'est pas nécessaire d'y revenir. Nous observons 25 exemples de vulves associées à un animal, outre les personnages qui le sont (Roc-aux-Sorciers, Laugerie-Basse, Bédailhac, Laussel). Seul ou avec d'autres animaux, le cheval est retrouvé 11 fois, les bovinés 6 fois, le mammouth 3 fois, le bouquetin 2 fois, le félin 2 fois, l'élan 1 fois. On ne prend plus guère en considération la théorie de la sexualisation des associations animales d'A. Leroi-Gourhan (bovin-féminin et cheval-masculin). On remarque cependant que le cheval, qui occupe une place de choix dans tout l'art paléolithique, est l'animal le plus souvent associé aux vulves, devant les bovinés, et qu'ils représentent à eux deux plus des 2/3 des animaux associés à des vulves (17/25).

On voit ainsi, cas après cas, se dessiner une autre physionomie de l'art paléolithique, qui apparaît moins dénué de sexualité qu'on pouvait le penser. Avec A. Leroi-Gourhan nous postulons que l'art paléolithique est sexualité. A l'objection que les scènes sexuelles sont l'exception, tant chez les animaux que chez les humains, nous rétorquons que ce caractère exceptionnel est bien la preuve de l'intérêt que les Paléolithiques y portaient. Comment argumenter ce paradoxe apparent ? Notre premier argument est que, malgré la rareté des images sexuelles, elles n'en existent pas moins. Dans ce système de représentation binaire mâle-femelle, il y a un déséquilibre en faveur de l'élément féminin, laissant envisager, parmi différentes hypothèses, que les vulves ne sont pas seulement représentées pour leur connotation sensuelle, mais pour leur rôle génésique, ou encore que les auteurs des œuvres avaient une préférence biologique pour les vulves, du fait de leur sexe masculin ! Le réalisme des figures animales est d'ailleurs bien l'œuvre de chasseurs, donc d'hommes et non de femmes (Delluc, G., 2006). L'autre argument est tiré des figures animales : il est établi que les animaux représentés ne sont pas les animaux consommés : dans les sites où le bison apparaît en abondance sur les parois, il est pauvrement représenté dans les restes culinaires ; inversement, le renne, peu représenté dans l'art pariétal est très présent dans les restes alimentaires. Il en irait, selon nous, ainsi des activités sexuelles : ayant la pratique familière du sexe, ils l'ont peu représenté, mais y portaient certainement un intérêt aussi grand que nous.

Le sens des vulves est-il le même à toutes les époques, du moins pendant plus de 20 000 ans, de 35 000 ans à 12 000 ans BP ? Si nous les rapprochons d'une autre représentation humaine segmentaire, celle des mains, qui « pourraient être de toutes les époques et comporter des arrière-plans idéologiques différents », les vulves offrent de grandes possibilités de convergence (Leroi-Gourhan, 1966). Si les représentations d'organes génitaux masculins n'offrent pas (ou peu) d'occasion d'interprétations ambiguës,

les phallus mobiliers n'ont pas manqué de susciter l'hypothèse d'un usage autre que symbolique, pour une pratique auto-érotique par exemple, depuis R. Montandon (1913), jusqu'à J. Angulo et M. Garcia (2007). Il est vrai que l'art mobilier phallique offre des objets qui ne peuvent manquer de fournir des arguments à l'imaginaire érotique des observateurs : entre autres, le phallus double sur bâton perforé de Gorge-d'Enfer, les phallus de l'abri Blanchard, de l'abri Castanet, de la Madeleine, les statuettes phalliques de Mauern (Zotz, 1931) ou, peut-être, la statuette douteuse des Milandes (White, 2002). Selon A. Leroi-Gourhan (1965), l'art paléolithique apparaît comme une écriture symbolique cohérente dont la sexualité constituerait le principe de classement, le principe syntaxique et le principe explicatif jouant peut-être un rôle analogue aux principes de l'amour et de la haine dans certaines philosophies pré-socratiques. Nous reviendrons sur ce thème.

Malgré la rareté des représentations explicitement sexuelles, on ne peut pourtant pas en déduire que les Paléolithiques ne se livraient pas à cette action, biologiquement naturelle et sensoriellement gratifiante. Les scènes de chasse, mettant toujours en action des hommes, sont exceptionnelles, alors qu'armes et restes alimentaires existent à profusion dans les gisements. Une explication possible est que l'activité sexuelle, comme l'activité cynégétique, était de pratique courante et de nécessité suffisamment évidente pour qu'il soit superflu de la représenter. L'art des Cro-Magnons n'est pas un art directement narratif. En revanche, a été mis en images ce dont dépendait directement la survie du groupe : les animaux, plus pour des raisons religieuses que pour la survie immédiate, la femme pour la survie à terme. On peut naturellement parler d'interdit religieux ou rituel, idée que renforceraient de nombreux exemples ethnologiques. En voici un, surprenant : Cook, lors de son premier voyage en Polynésie avait été choqué de voir que les couples de tous âges s'ébattaient en public, encouragés par les spectateurs, mais s'isolaient et se cachaient pour s'alimenter ; l'interdit était alimentaire et non sexuel. Que sait-on des « tabous » paléolithiques ? Concernent-ils tout le non-dit, aussi important que l'exprimé ?

Étant admis que les Paléolithiques, à bimage de tous les peuples, n'ont pu ignorer la sexualité, et l'ont représenté dans quelques rares scènes, que peut-on dire de ces représentations, notamment des vulves ? Il nous semble que leur signification n'est pas univoque, et qu'elles traduisent la polyvalence de la femme : certaines sont des images en relation avec la fécondité, et l'on peut parler de culte de la mère ; d'autres sont en relation avec la sexualité, et on peut peut-être parler d'érotisme à leur propos.

d - L'érotisme

« L'art ne peut être qu'érotique », assurait Pablo Picasso. De même que la gastronomie a remplacé l'alimentation monotone et de nécessité des primates et des premiers Hommes par une multitude de plats variés aux goûts appétissants, l'érotisme (du grec *eros*, *eros* « amour »), une belle invention humaine, se donne pour but de transformer le coït animal reproducteur saisonnier en une activité ludique, variée et gratifiante sensuellement. L'animal est resté à l'instinct, l'humain y a ajouté le fantasme ; l'un coïte, l'autre fait l'amour. De même que gourmandise n'est pas glotonnerie, érotisme n'est pas pornographie : le premier joue sur le symbolisme et l'excitation sexuelle, la seconde vise la jouissance sexuelle, sans symbolisation. Autre façon de l'exprimer : l'érotisme, c'est tout ce qui est ressenti dans l'émotion sexuelle, alors que la pornographie, c'est la relation sexuelle explicitement montrée. Le récit des activités sexuelles, par l'image ou par le mot, semble avoir toujours existé à toutes les époques et dans toutes les sociétés, avec pour rôle essentiel de nourrir l'imaginaire et de permettre l'évasion hors du réel. Les scènes sexuelles étant rares au Paléolithique, on pourrait conclure que les images génitales humaines pourraient ressortir de l'érotisme et avoir pour but de dépasser l'image pour suggérer et non pour montrer.

Ce que l'on ne pourra jamais appréhender, c'est la nature du sentiment amoureux chez les Paléolithiques, car très peu d'éléments transparaissent dans leur art, sauf peut-être à La Marche (observation n° 22), avec des scènes de confrontations d'hommes et de femmes, d'où semble émaner une vision poétique et non purement sexuelle. C'est à propos de ces quelques représentations que nous pourrions parler d'amour, « la poésie

des sens », selon Honoré de Balzac, auteur de *la Physiologie du mariage*. Ce ne sont pas des flèches décochées par Cupidon, fils de Vénus et descendant de l'Éros grec, qui provoquent le sentiment amoureux, mais des stimuli sensoriels visuels et olfactifs qui ravivent des émotions et déclenchent des réactions hormonales en cascade (voir M. Jeannerod, J.-D. Vincent, J. Ledoux, notamment). Les travaux récents suggèrent que la recherche du plaisir et de la satisfaction est essentielle chez tous les vertébrés pour leur survie et que le plaisir sexuel chez l'homme et sa sublimation amoureuse ont été en partie sélectionnés par l'évolution pour maintenir le maintien de l'espèce.

Ce qui a sans doute fondé le couple, c'est le désir de l'autre, développe A. Conte-Sponville (2006), désir qui est « l'unique force motrice », selon Aristote, « l'essence même de l'Homme », selon Spinoza. Nous sommes des êtres de désir, de désir et non de besoin, qui est limité par la nature. Même en ayant satisfait notre besoin alimentaire, nous pouvons avoir encore le désir de manger car le propre du désir c'est que l'on n'en a jamais assez. Les récepteurs CB1 cannabinoïdes permettent de manger « sans faim » et « sans fin ». Bien venus aux temps anciens pour faire des réserves sur soi, ils sont devenus superflus et même encombrants au temps des congélateurs. Ce qu'avait également exprimé Platon : « Ce qu'on n'a pas, ce qu'on n'est pas, ce dont on manque, voilà les objets du désir et de l'amour ». Le couple humain n'est pas soudé par le seul désir, mais par autre chose que l'on appelle l'amour. Et, explique A. Conte-Sponville, il est de trois natures : Éros (l'amour selon Platon : la passion amoureuse, le manque), Philia (l'amour selon Aristote ou Spinoza : l'amitié, la confiance, la puissance partagée) et Agapè (l'amour selon Jésus : la charité). Et le couple humain est le lieu par excellence où le désir et la vérité de l'autre peuvent se rencontrer, aboutissant à ce que Montaigne appelait joliment « l'amitié maritale ». Les hormones sexuelles (œstrogènes, progestérone et testostérone) ont un rôle certain dans la sexualité, mais davantage au plan physiologique (érection pénienne et clitoridienne, lubrification vulvaire et vaginale) que neurobiologique.

Les humains n'ont pas besoin de connaître la biologie pour s'attirer. Dans le cerveau, un des moteurs du désir est la dopamine, à la fois hormone et neurotransmetteur positif que le cerveau sécrète pour anticiper le plaisir de manger, de boire, de copuler; agissant dans les mêmes zones cérébrales où les représentations du monde extérieur sont associées à nos émotions, cette dopamine, grâce à la mémoire, est de la sorte un facteur essentiel de l'apprentissage des comportements. La dopamine est aussi un précurseur de l'adrénaline et de la noradrénaline, qui interviennent dans l'excitation et augmentent le débit cardiaque. La sérotonine est l'hormone de l'humeur qui régule des fonctions biologiques, comme l'appétit, le sommeil, la sexualité et agit sur le comportement des individus vis-à-vis de leurs proches. Elle joue un rôle comparable sur le désir et l'excitation et intervient dans le mécanisme de l'orgasme.

Si nous partageons avec les autres vertébrés la recherche du plaisir, nous nous en distinguons par le sentiment amoureux, qui paraît plus spécifiquement lié à l'espèce humaine. Ce serait grâce à deux hormones hypophysaires, la vasopressine et l'ocytocine qui, outre leurs rôles hormonaux, seraient des neurostimulateurs cérébraux intervenant dans le processus de l'attachement. L'ocytocine est sécrétée principalement pendant l'accouchement, où elle stimule les fibres musculaires utérines et pendant la lactation où elle favorise la lactogénèse. Ce bain ocytocique cérébral de la parturiente et de la nourrice expliquerait l'attachement de la mère à son enfant, et réciproquement, en raison du passage placentaire pendant l'accouchement et lacté lors de l'allaitement au sein. On ne connaît pas d'hormone de l'amour paternel, mais chez l'homme comme chez la femme, l'ocytocine joue sur la réceptivité sexuelle (diminution de l'agressivité et augmentation de la sociabilité) et sur l'orgasme, grâce aux contractions des muscles ischio et bulbocaverneux chez l'un et du périnée chez l'autre. Au moment de l'orgasme, il y a libération conjointe d'ocytocine et de dopamine au niveau de l'hypothalamus, destinée à faire naître non seulement le plaisir mais l'attachement entre les deux partenaires. La formation du couple monogame en résulterait et distinguerait l'humain des autres vertébrés, à 95% polygames. Chez les rares vertébrés monogames (5%), humains compris (mais modérément), l'ocytocine est envoyée dans l'hypothalamus dès le premier accouplement et forme avec la dopamine le duo neurochimique du plaisir et

la source de l'attachement, que l'humain ne cesse de rechercher par la suite, y compris au travers d'autres expériences. L'émotion affective suffit à déclencher la sécrétion d'ocytocine chez la femme, alors que l'homme n'en produit qu'en éjaculant. Cela expliquerait les différences dans la démarche amoureuse. Après l'orgasme, l'homme n'a qu'un désir, dormir, ou qu'une hâte, s'en aller, alors que la femme veut câliner.

Dans un autre registre, il a été montré que les autistes souffrent d'une déficience en ocytocine et que leur comportement social s'améliore s'ils en inhalent une dose. C'est, partant de ce constat, qu'a été mis au point le « *Liquid Trust* » en spray par un astucieux industriel américain, dont quelques gouttes suffiraient à séduire l'entourage.

La vasopressine est surtout connue comme hormone d'effet antidiurétique au niveau du rein et hypertenseur par vasoconstriction au niveau des vaisseaux artériels, mais elle intervient aussi dans la mémorisation (alors que l'ocytocine aurait une action amnésiante) et active dans le cerveau des récepteurs intervenant dans le comportement sexuel. La prolactine, sécrétée en abondance dans le post-partum, assure la lactogénèse, mais intervient aussi en diminuant le désir, ce qu'observent les femmes après la naissance, et en provoquant une sensation de satiété sexuelle après l'orgasme, notamment chez l'homme. C'est pourquoi sa période réfractaire est beaucoup plus longue que celle de la femme, dispensant cette dernière d'un contact supplémentaire, mais la laissant disponible pour une autre relation.

Mais, chez l'humain, la sexualité est liée à l'attachement pour d'autres raisons que chimiques : elles sont aussi psychologiques, grâce à la mémoire de travail du cortex préfrontal qui va orchestrer des réponses comportementales à partir d'expériences antérieures, la première étant le lien materno-infantile. Ainsi l'activité psychique se superpose aux mécanismes neurobiologiques, renforçant ou perturbant le bon enchaînement des réponses corporelles aux directives biologiques, ce qui fait la singularité de chaque histoire amoureuse..

De tous les sens, l'odorat est celui qui se réfère plutôt à nos émotions et à notre animalité. Chez l'animal, il est prouvé que les odeurs naturelles du corps véhiculent un contenu informatif et stimulent des réponses réflexes chez l'autre. Cela n'a pas échappé aux Paléolithiques, reproduisant l'attitude de *flehmen* de certains animaux, comme des chevaux à Lascaux, relevant la lèvre supérieure en tendant l'encolure (Delluc, 2008). C'est par l'olfaction que le nouveau-né, imprégné dès la vie intra-utérine, va reconnaître sa mère et s'orienter spontanément vers son sein. Les odeurs corporelles de l'humain sont chimiquement complexes et variables d'un individu à l'autre et informent sur l'identité, l'état physiologique et l'état émotionnel. Il y a une odeur de la peur, une odeur de la femme allaitante, une odeur du nouveau-né, une odeur d'éthylisme, une odeur de la maladie (haleine acétonique du diabétique déséquilibré, *faetor hepaticus* du coma hépatique).

Mais il est d'autres hormones qui agissent comme des messagers entre les individus de même espèce, en transmettant des informations qui jouent un rôle dans l'attraction sexuelle. Ce sont les phéromones, constituées d'un composé unique et commun à une espèce, et induisant des comportements automatiques et stéréotypés. Un exemple de l'effet de ces substances chez l'humain est la synchronisation des cycles ovariens chez les femmes vivant en communauté (moniales...), commandée par une « dominante » involontaire. Au cours de l'évolution, l'influence des hormones et des phéromones a diminué chez l'humain, au profit d'une plus grande activité psychique, avec une quête accrue du plaisir sexuel par tous les moyens, singularisant le comportement érotique des humains par rapport aux animaux. Les techniques inventées par les humains concourent à les récompenser par un plaisir érotique plus grand et à renforcer leur désir, en anticipant sur le plaisir à venir. C'est cette recherche du plaisir, commune à tous les vertébrés, mais associée à la sublimation amoureuse chez l'humain (et qui lui est propre), qui explique le succès démographique de notre espèce. Il ne faut donc pas négliger ces facteurs hormonaux, en partie sélectionnés par l'évolution, qui ont privilégié l'humain, en lui faisant anticiper le plaisir de boire, de manger, de se reproduire, garanties du maintien de son espèce et de son appétence à vivre. Un élément peu souvent pris en compte est

la singularité de l'humain féminin, parmi les mammifères et les primates, de ne pas avoir d'ovulation manifestée par des signes physiques perceptibles par la vision (absence de gonflement ou de changement de la coloration vulvaire) ou l'olfaction (en raison des performances médiocres de notre rhinencéphale atrophié). La femme, si elle veut (au sens biologique) être fécondée, doit séduire, adopter une conduite sémaphorique adaptée et mettre en avant d'autres signes d'attrait sexuel, et de façon permanente. Ce sont les seins, les fesses, la toison pubienne et les lèvres buccales pulpeuses, remplaçant les lèvres vulvaires cachées, nous explique Desmond Morris. Ainsi commence à se concevoir la nécessité d'instauration d'un couple, d'autant que l'homme, s'il veut assurer sa descendance, doit rester constamment près de la femme, évitant qu'un autre mâle ne l'approche, ou doit inventer des contraintes sociales ou religieuses instaurant un interdit d'adultère, avec sanctions à la clef. Ce n'est évidemment pas toujours suffisant, mais en l'absence de test ADN et d'huissiers, on devait alors s'en contenter.

Il faut aussi garder à l'esprit que les humains ont eu des conduites passionnées, ont pu perdre la tête par amour et avoir des comportements aberrants, que leurs sentiments amoureux expliquaient. « Cro-Magnon devait connaître la passion » supposait J. Courtin (dans *L'Express* du 27 juin 2002), après avoir découvert les merveilles de la grotte Cosquer, où s'expriment le raffinement et la sensibilité esthétique des artistes d'il y a 27 000 ans. « Des humains si sensibles étaient forcément aimants », ajoute-t-il, regrettant qu'on n'en trouve pas davantage de traces archéologiques. Mais le sentiment ne peut se fossiliser, à l'inverse des coprolithes.

R. Dale Guthrie (1977, 2005) défend l'idée que les représentations féminines de l'art paléolithique sont à rapprocher des images « artistiques » des revues de nus féminines destinés aux hommes. Chacun peut trouver matière à excitation dans ce qui lui convient, une chaussure (comme Jean-Jacques Rousseau), un sous-vêtement odorant, un tissu (ah, « le cri de la soie »), une cheville féminine, un renflement fessier, un corps obèse (il y a des fans de l'adipocyte), un décolleté, un graphisme sexuel. Mais nous ne trouvons pas de ressemblance entre les corps féminins ou les organes sexuels féminins représentés au Paléolithique et ces revues à usage d'hommes solitaires, et destinées à stimuler leur libido. S'il y a eu des conduites de fétichisme amoureux au Paléolithique, qui est « l'adoration de choses qui sont impropres à satisfaire directement les fins de la reproduction et l'importance sexuelle exagérée que l'on attache à un détail secondaire et insignifiant » (Binet, 1888), nous ne savons pas en reconnaître les manifestations dans l'art.

Tout n'est pourtant pas à rejeter dans la thèse de R.-D. Guthrie, et nous serions assez tentés de dire avec lui (citations traduites par J.-P. Duhard): « Les organes sexuels masculins expriment une domination. L'évolution des signaux sexuels provenant de la femelle sont très différents. Ils ont une composante importante d'attraction, bien que les gestes de subordination à l'homme et que les organes sociaux de soumission proviennent des parties reproductives de la femme ». Ou encore, à propos de la vulve, « point chaud » érotique (mais aussi coloré et odorant) : « La région vulvaire de la femelle est le « point chaud » de l'attraction chez la plupart des mammifères. Il est souvent de couleur contrastée ou de chaleur plus grande et il est une zone majeure de production odorante. Outre de produire des odeurs locales, les glandes parfument aussi les urines. Beaucoup, sinon la plupart des ongulés et des carnivores, parfument leur urine qui est chaude, si bien que non seulement la région vulvaire sent, mais partout où l'urine a été émise récemment, elle raconte : « je suis ici, venez si vous voulez de moi ». À en juger par le comportement des hommes, la vue est attirante, mais aussi la fragrance. Je pense que la vulve de la femelle, en tant que zone cible pour l'attraction visuelle copulatoire, a été responsable de l'évolution des croupes. Les couleurs de la vulve ou les couleurs autour de la vulve se développent sur toute l'étendue des fesses, en offrant un signal renforcé : « là » est le but sexuel. Les femelles de nombreuses espèces ont une croupe cible dont les principales fonctions sont d'être un présentoir sexuel. Parmi de nombreuses espèces, il a pris un sens secondaire de la soumission, car il est utilisé pour remotiver une conduite d'agression en conduite sexuelle » (Guthrie, 1975).

Le même auteur, deux ans plus tard à Fribourg, réaffirmait : « Je pense que ces images

féminines furent, effectivement, très tôt érotiques», et poursuivait : «Les figures de vénus ventruës avec d'énormes fesses, des seins pendants et des vulves, (...) étaient sans aucun doute des créations artistiques masculines faites pour eux-mêmes ou pour les autres hommes (...). Les figures féminines de l'art paléolithique ont une grande ressemblance avec les images affichées dans les vestiaires masculins et celles des magazines érotiques (et) suivent quelques règles », qu'il résume ainsi : des corps entièrement nus, allongés ou ployés, des organes génitaux externes isolés, une exagération des volumes féminins, des répétitions d'images (effet de « revue ») et des accouplements (Guthrie, 1977).

L'adiposité féminine, prédominant surtout à la ceinture pelvienne, est une spécificité de la femme, une nécessité biologique et un stigmate de ses maternités ; rien d'érotique dans cette inflation adipeuse qui n'est pas la règle, mais que nombre d'auteurs ont méconnue, obsédés par un stéréotype féminin gras. L. Pales, étudiant les volumes féminins, trouvait moins de la moitié de corps à grosses fesses et à peine plus d'un tiers à gros seins. On est loin de la généralisation soutenue par R.-D. Guthrie. Si l'on admet qu'une vulve sans fente n'est pas érotique, on remarquera que seul le tiers des figures sculptées en est porteur (et presque aucune figure gravée de profil !). Un détail au passage, montrant la méconnaissance qu'ont les auteurs des œuvres : R.-D. Guthrie dote la vénus de Lespugue d'une fente vulvaire dont elle est dépourvue. Il écrit par ailleurs que les mains sont souvent appliqués de façon explicite sur les énormes seins. J.-P. Duhard en a recensé 4 cas dans le corpus mondial : une généralisation à partir de 4 cas, pour des centaines qui n'ont pas cette gestuelle mammaire des mains, est-ce ignorance ou parti pris ? C'est avec de telles approximations, répandues dans les médias, qui ne vérifient jamais leurs sources, que se répandent les idées fausses et les *a priori*, sans jamais de démentis ! Les scènes d'accouplements sont très rares, de même les scènes de masturbation, et l'on ne peut en prendre argument pour parler d'érotisme. Très peu de corps féminins sont allongés dans la posture lascive soupçonnée par R.-D. Guthrie (et Breuil), trois ou quatre à notre connaissance : deux à la Magdeleine des Albis (le troisième étant debout), un à Comarque et, peut-être, un à Gabillou.

Nous lui faisons une concession : la posture ployée et de profil accentue sans nécessité apparente la courbure fessière et, comme souligné par D. Morris, les fesses constituent un puissant signal érotique, « datant de l'époque où le mâle montait toujours la femelle par derrière ». Cela expliquerait le ploiement des corps féminins, destiné à mettre les fesses en évidence et à procurer du volume à celles qui en manquent, et

qui donnerait un sens aux simples silhouettes fessières et aux figures féminines schématiques. Une très belle illustration est fournie par un fragment d'os gravé de l'abri Faustin (Duhard, 1993a, pl. 52, p. 138), décrypté par A. Roussot : on y reconnaît deux corps féminins d'aspect juvénile, figurés de profil et en posture ployée, qui semblent occupés à leur toilette dans un cours d'eau, comme semblent l'indiquer des traits convexes interrompant leurs cuisses et d'autres traits linéaires horizontaux. Dans ce cas précis est admissible une idée de représenter deux corps dans une posture érotique.-

Mais rien de cela ne concerne la vulve, fendue ou non, fermée ou ouverte. Difficile de soutenir qu'un triangle pubien non fendu est érotique. Difficile de dire qu'une vulve béante et démesurée, associée à un gros ventre est érotique. Autant l'érection pénienne témoigne du désir, autant une vulve ouverte ne suffit pas à le dire, car il est d'autres raisons, notamment la béance de la parité. La vulve de *l'Origine du monde* de Courbet est close (depuis peu de temps semble-t-il), mais chacun (chaque homme et chaque femme) sait qu'une vulve s'ouvre et se referme sans laisser de traces du passage pénien, excepté une rougeur transitoire. La vulve, même fermée, suggère à l'utilisateur qu'il y a un creux derrière, et que ce vide est la place du pénis. La femme se réduit-elle à la vulve ? Certainement pas, mais comment dissocier l'une (la femme) de l'autre (la vulve) ? Qui peut ignorer qu'entre les cuisses de la femme s'abrite la fente affriolante humide et tiède, qu'elle est le but de la relation physique hétérosexuelle et le moyen d'assurer à

Figure 265a

Fente rougie, Gargas (cliché Delluc)



la fois la jouissance érotique et la reproduction ? Qui, sinon celles qui le nient, refusant de résumer la femme à son sexe, alors que c'est ce sexe qui singularise la femme et lui donne son identité individuelle et biologique, et son attrait !

La rareté de représentation du clitoris, est peut-être moins le signe d'une méconnaissance de l'organe, que de sa fonction. Lequel, de la femme ou de l'homme, est le plus ignorant ? Évidemment l'homme, ce qui plaiderait en faveur du sexe masculin des artistes. Alors que la toison pubienne est une spécificité humaine et que son rôle de sémaphore sexuel est vraisemblable, elle est très peu représentée sur les représentations vulvaires, trop peu pour attribuer à la toison pubienne un rôle érotique !

Pour nous, prises dans leur ensemble et les cas particuliers mis à part, certaines de ces images ne sont pas pornographiques, mais au plus érotiques, et constituent, comme toute forme d'art, un langage, qu'il nous appartient de décrypter. Si certaines de ces images ont un caractère érotique, sans argument déterminant en faveur de cette hypothèse, à qui étaient-elles destinées ? Les spécialistes du comportement humain laissent entendre que le désir ne naît pas de la même façon dans les deux sexes (Conte-Sponville, 2006 ; Lucie Vincent, 2004) : l'encéphale masculin, imprégné de testostérone dès le stade fœtal, serait davantage stimulé par les images érotiques que celui de la femme ; les femmes, imprégnées d'œstrogènes, d'ocytocine et de prolactine, seraient plus sensibles aux odeurs, aux sons et aux contacts.

Un psychiatre, le Dr A. Braconnier (1996), résume : « Les femmes en général parlent le langage de l'affectivité et de l'émotion, et les hommes le langage de l'action et de la description ». Cela vient conforter l'idée ancienne de Luce Passemard (1938) : les hommes étant émus par ce qu'ils voient, les représentations féminines leur seraient bien destinées. Dans ces figures féminines, ajoutait-elle, les chasseurs, frustrés par la dureté de la vie, « extériorisaient leurs besoins et leurs désirs ». Ce n'est qu'une hypothèse, à ajouter aux autres.

5 – La vulve et le sang

a - L'usage de l'ocre rouge

« On ignore encore tout de l'usage que les hommes préhistoriques faisaient de l'ocre et autres colorants, mais on peut aller jusqu'à imaginer, sur la foi des documents ultérieurs que, comme à partir de 35 000 ans les Aurignaciens, ils créaient des formes, symbolisaient le sang et la vie avec le rouge, disposaient des différentes teintes pour leur décoration corporelle », écrivait A. Leroi-Gourhan en 1976. En sait-on davantage actuellement ? En Médecine, nous savons que le rouge est la couleur qui excite le plus les cônes L de la rétine humaine et elle attire d'autant plus l'œil qu'elle est peu présente dans la nature (plutôt verte, photosynthèse chlorophyllienne oblige). Sa rareté dans la nature en fait une couleur d'exception, mais l'ocre rouge peut avoir été obtenu par calcination de l'ocre brun. Nous ne nous étendrons pas sur les usages de l'ocre, un matériau retrouvé dans de nombreux sites préhistoriques, depuis 75 000 ans pour les plus anciens, qui sont des fragments d'ocre gravés de Blombos (Afrique australe), outre sa présence dans la plupart des grottes ornées. Mais son usage n'est pas seulement pictural. Siccatif, il a été étendu sur les sols d'habitat, il a enduit des corps inhumés, tant au Paléolithique qu'en Égypte, il a servi à préparer les peaux, à débiter le silex (Ighilahriz, 1996), à réaliser des emmanchements (observé sur une sagaie à Lascaux) et à cicatriser les plaies. Et il sert à colorer le corps des femmes Himbas de Namibie, ce qui doit faire évoquer, l'ornementation, entre autres usages possibles, et rendre prudent dans l'interprétation, sans exclure une signification symbolique.

La coloration en rouge de fentes, creux ou reliefs intrigue les préhistoriens. B. et G. Delluc ont montré lors d'une exposition à la Cité des Sciences et de l'Industrie à La Villette pour Jean Bernard (1989a) que l'assimilation rouge = sang était très contestable et que le sang n'était jamais figuré explicitement. A la grotte Chauvet, dans les vulves peintes dont la base est remplie de noir, la fente vulvaire verticale est gravée à travers le noir, puis à travers l'ocre de la surface de la roche, jusqu'au blanc rocheux. Quel sens



Figure 265b

Fente rougeie, Gargas (cliché Delluc)



Figure 265c – Fentes rouges, Font-de-Gaume (cliché Delluc)



Figure 266 – Vulves avec traces de coloration rouge : a, Roc de Marcamps VA1 (cliché Duhard) ; b, Roc-aux-Sorciers, incisive gravée, BDD 294 (numéro provisoire) (cliché Mazière, MAN, RMN)

donner à ces trois couleurs : noir de la toison pubienne, rouge-rosé des lèvres, blanc nacré du vagin ? Au Portel, une fissure rocheuse, lue comme une vulve, faisant face à l'ithyphallique pariétal n° 15 de la galerie II, dite Jammes (Dauvois et Vézian, 1984), est enduite d'ocre : impossible de ne pas rapprocher l'homme et la fente. En d'autres lieux, des niches ou des fissures ont été rougies, et il est vraisemblable qu'il s'agit de vulves, plutôt que de plaies : grottes de Gargas en Hautes-Pyrénées (fig. 265 a et b) et de Niaux en Ariège ; réseau Guy Martin en Charente ; grottes de Villars et de Font-de-Gaume en Dordogne (fig. 265 c).

Dans la grotte Cosquer, deux mains négatives encadrent une fissure rougie, gestuelle graphique également observée à Gargas. Ces fissures vulviformes ont une particularité, elles sont étroites, excluant une idée de parturition, et leur coloration fait penser à un

sang de défloration (rouge) ou de première menstruation (noir au début et à la fin des règles). Les vulves gravées sur baguette au Roc de Marcamps portent des traces de couleur rouge (fig. 266 a), de même que la surface de certaines vulves striées sur dents de poulain (fig. 266 b). Qui peut assurer que les femmes paléolithiques ne se fardaient pas certaines parties du corps, comme la vulve ou les mamelons ? Des femmes sculptées ont été enduites d'ocre : la *Vénus impudique* de Laugerie-Basse, la *Femme à la corne* de Laussel. L'ocre est présent également sur la plaquette des Fadets (où J.-P. Duhard voit une jeune femme et J. Airvaux un jeune homme), et sur le relief stalagmitique de Bédeilhac avec forme naturelle féminine, connue sous le nom de *Totem* (Gailli et Duhard, 1996). Ont été rougis également des fonds de galerie : Roucadour dans le Lot ; Tito Bustillo en Espagne (fig. 267). A Enlène, une paroi à l'extrémité de la salle du fond, est recouverte de dépôts pigmentaires soufflés, très superficiels mais colorant les moindres recoins et fissures, et certains reliefs rocheux ont été badigeonnés de peinture (Bégouën *et al.*, 2009).

Nous ne pensons pas que ce soit le sang en lui-même qui se trouve investi d'une forte charge symbolique, mais plutôt son écoulement, et avec une signification qui ne peut être la même pour l'homme (le chasseur) et la femme (la reproductrice). L'écoulement du sang pour l'homme a généralement un sens de mort : c'est par la blessure et avec le sang que s'en va la vie de l'animal chassé, comme celle de l'homme blessé parfois aussi. De l'ocre rouge se retrouve dans quelques sépultures. Et la quantité qui coule est impressionnante : 65 ml/kg de poids chez le renne (comme chez un humain, dont le poids est comparable), soit 4 à 5 l, dont les trois quarts contenus dans le réseau veineux, et des flots chez les plus gros animaux (10 fois plus pour un bison d'Europe), de quoi couvrir le sol et ensanglanter ceux qui les dépècent et démembrer. Et l'on peut imaginer couverts de sang les sept hommes entourant un bison équarri sur une plaquette de Raymondén (Musée d'art et d'archéologie de Périgueux MAAP), scène qui est la suite logique de celle de l'abri du Château des Eyzies (Musée national de Préhistoire des Eyzies), où neuf hommes armés se dirigent vers un bison.

Peut-on rapprocher de cette symbolique sexuelle possible des fentes colorées, l'introduction d'objets dans ces fentes ? R. Bégouën et J. Clottes ont abordé cette pratique à propos d'Enlène, où les Magdaléniens qui ont fréquenté et habité la caverne ont laissé, parmi leurs traces, des objets plantés profondément dans le sol et des os fichés dans les fissures de la paroi (Bégouën et col., 1996 ; Bégouën et col. 2009, p. 378-381). Ce phénomène de dépôts pariétaux transcende les époques, puisqu'il existe du Gravettien au Magdalénien et s'observe en divers autres lieux (par exemple à Erberua-Isturitz, Le Tuc d'Audoubert, Labastide, Montespan, Gargas, Fontanet, Brassempouy et Bédeilhac dans les Pyrénées ; à Lascaux, Bernifal, le Pigeonnier et Villars en Dordogne). Les auteurs concluent qu'aucune explication fonctionnelle ne rend compte de leur présence, de leur nature ou de leur insertion profonde (Bégouën *et al.*, 1996). Les auteurs suggèrent une hypothèse culturelle, « les exemples d'objets de toutes sortes déposés dans des fissures rocheuses, en liaison avec des « sanctuaires », étant attestés dans le monde entier dans des contextes religieux très différents ». Il s'agirait d'ex-votos. Mais on ne peut écarter l'hypothèse d'un geste d'appropriation ou de pénétration.

b - Le sang dans la vie humaine

Au plan symbolique, le sang peut aussi avoir un sens d'alliance : pacte de sang entre deux hommes (fraternité), pacte de sang (de défloration) entre deux clans (mariage), pacte de sang avec une divinité (sacrifice d'animal ou d'humain). On ne s'étonnera pas que les coutumes d'évitement du sang et les interdits et tabous du contact sanglant, soient très répandus dans le monde (Testard, 1982, 2005) : ils visent à empêcher celui qui part pour la chasse ou la guerre d'avoir le moindre rapport avec une femme pendant ses règles, sauf à courir le risque de voir le succès de leurs entreprises compromis. En étudiant la division sexuelle du travail, A. Testard a tout misé sur cet interdit du sang dans la chasse, négligeant le rôle majeur, et plus évident pour le clinicien, de la testostérone, hormone qui, chez l'homme chasseur, développe la masse musculaire et entretient l'agressivité, et n'est produite qu'en très petite quantité chez la femme au regard de l'homme (40 à 60 fois moins) (Delluc G., 2006).

De la même façon que le chasseur doit éviter la femme ensanglantée, la femme doit éviter la chasse sanglante et, si des femmes participaient à des chasses collectives, elles ne devaient jamais manipuler d'armes hématogènes (flèche, javelot, couteau) (Testard, 2005). Quand elles chassaient, elles pouvaient rabattre le gibier, l'attraper avec des filets, l'enfumer dans son terrier, le déterrer avec le bâton à fouir ou l'assommer avec un gourdin, mais sans jamais utiliser d'arme tranchante ou piquante. C'est probablement le sens de la scène du bâton perforé de La Vache (MAN 83364), où 2 hommes et 1 femme sont figurés derrière un cervidé (Duhard, 1993a, pl. XXXII). Quand une femme s'occupait d'activités sanglantes (chasse ou guerre), c'était au prix de la négation de sa féminité. Diane chasserresse était vierge et fuyait le contact masculin, n'hésitant pas à transformer ses soupirants en gibier à chasser (Actéon). Jeanne d'Arc était vierge, et en aménorrhée (sans règles), ce qui fut d'ailleurs retenu contre elle lors de son procès. Les Amazones légendaires étaient censées s'amputer le sein droit pour pouvoir tirer à l'arc. Certaines femmes de Sibérie pouvaient être chamanes, mais lorsqu'elles étaient ménopausées. Dans le monde chrétien, les hommes sont les seuls à pouvoir manier le sang du Christ et les femmes sont exclues de la prêtrise et donc de l'accès au sang sacré. « Tu immoleras chaque jour un taureau en holocauste pour te réconcilier avec l'Éternel » était-il enjoint au Peuple de Dieu, avant qu'il ne sacrifie le Christ (l'agneau de Dieu) lors de la messe. Est-ce une survivance de ces interdits du sang pour les femmes que de voir de nos jours encore des métiers sanglants réservés aux hommes, comme celui de chirurgien (sauf exceptions), de soldats combattants, d'équarisseur ou de boucher ?



Figure 267 – Formes naturelles d'allure vulvaire et rougies à Tito Bustillo (Espagne) (cliché Angulo)

On observera que les exceptionnels animaux blessés de l'art paléolithique, s'ils saignent dans quelques cas, n'émettent jamais de sang figuré par de l'ocre rouge, mais de leurs blessures partent des traits gravés ou du pigment noir. De même la présence d'ocre rouge dans les sépultures (que certains imaginent devoir figurer le sang voire la vie) est somme toute rare et pourrait tout aussi bien s'expliquer par les propriétés siccatives et désinfectantes de ce minéral.

En étudiant les différentes croyances, il ressort une dichotomie entre le sang dangereux et le sang bienfaisant, entre le néfaste et le faste, l'impur (noir) et le pur (rouge), le sacré et le profane. Ainsi, de nombreux peuples font la distinction entre le bon sang rouge, un sang vital, qui coule de la plaie sacrificielle et que l'on offre aux divinités, et le mauvais sang noir, mortifère ou impur qui est celui des ecchymoses et des menstrues. L'ambivalence est grande pour la femme dont le sang peut accompagner l'amour (défloration), la vie (parturition) mais en même temps causer la mort (hémorragie du post-partum ou des tumeurs utérines).

Au plan physiologique, le sang coule chez la femme en diverses occasions : lors de la défloration une seule fois dans sa vie ; en principe au moment des règles, en théorie 4 jours par mois et 13 fois par an ; lors de l'accouchement et dans les suites de couches. Soit, 3 à 5 semaines au total. Peut-on dire, comme le font J. Angulo et M. Garcia (2005), que la couleur rouge est intimement liée au vagin ? Les médecins savent que c'est l'hymen qui saigne au moment de la défloration et l'utérus lors des règles et des couches, mais que c'est par la vulve que le sang coule *in fine*. Peut-on affirmer que le sang symbolise le cycle menstruel ? Rien n'est moins sûr : une femme normalement féconde, ayant des rapports réguliers, n'utilisant pas de moyen contraceptif et allaitant ses enfants, sur une période fertile de 35 ans en moyenne (de nos jours), pourrait avoir 25 grossesses ; l'un de nous (JPD) a connu dans les années 1950 une Périgordine ayant eu 24 grossesses et 18 enfants vivants. Si l'on considère que, pendant la grossesse et les 12 premiers mois d'allaitement, la femme est en aménorrhée physiologique (absence de règles), elle pourrait ne manifester aucune menstruation pendant 32 ans (9 mois + 6 mois x 25 grossesses) sur 35 années fertiles. La conclusion est que, au Paléolithique, une femme féconde devait avoir peu ou pas de menstruations : c'est une évidence physiologique.

Les règles, quand elles se produisent la première fois, inaugurent la période féconde de la femme et quand elles disparaissent à la ménopause signent son infertilité définitive. C'est un marqueur physiologique primordial, rythmant la vie féminine biologiquement active, à un degré que les hommes ne peuvent même pas imaginer. Espérés à la puberté, les saignements vulvaires sont redoutés par la suite car ils signifient, soit qu'il y a échec de la conception (menstruation), soit qu'il y a interruption de la grossesse (métrorragies), soit qu'intervient un processus pathologique, tumoral notamment, avec ses conséquences morbides (anémie, asthénie, infection) ou mortelles.

Un mot au passage sur la théorie de la supposée synchronisation des règles dans les groupes féminins par don de sang, proposée par Mme L. Pierrel (2005), défendant par ailleurs une hypothèse de la « grève du sexe » chez les femmes paléolithiques ! Dans les groupes féminins vivant en promiscuité, on observe effectivement une telle synchronisation autour du cycle d'une femelle dominante, incitant ses consœurs à se régler sur sa « période », grâce à ses phéromones d'origine axillaire ; la biologie suffit à l'expliquer, sans qu'il soit nécessaire d'imaginer une sordide collecte menstruelle.

Revenons à la symbolique du sang et aux théories de MM. Angulo et Garcia. Une difficulté d'interprétation survient quand la coloration rouge est associée à une forme phallique : c'est le cas du phallus n°41 et de l'ithyphallique couché n° 46 de Bèdeilhac, mais aussi de l'ithyphallique ployé de Gourdan (MAN 48140A), et des humains masculins du panneau C de Cougnac. Là, pas d'hématorrhée physiologique du pénis, ni de saignement de défloration, que redoutent certains jeunes hommes « vierges ». Resterait l'hémorragie par rupture du frein du prépuce, exceptionnelle et bénigne, ou les hémospémies et hématuries, très rares. Peut-on aller jusqu'à dire que le pénis rougi est le témoin d'une défloration féminine réussie, comme le drap souillé témoigne

de la virginité de l'épouse et de la virilité du mari ? On pourrait le dire, mais ces auteurs ne l'envisagent pas, et nous n'en dirons rien, ne voulant pas ajouter une hypothèse invérifiable à tant d'autres.

A. Testard concluait que le sang, dans sa symbolique, n'est ni bon ni mauvais. Dans certains contextes, il est crédité d'effets maléfiques, dans d'autres, d'effets bénéfiques : il est ambivalent. La symbolique du sang, liée aux structures les plus importantes de la société, aux rapports sociaux entre les sexes et à la façon dont se structurent les classes dominantes, se développe selon une logique propre, irréductible au biologique ou au psychologique.

Nous laisserons la conclusion (provisoire) à une historienne de l'art, féministe convaincue et qui n'a pas toujours tort, Mme C. Cohen : « L'art paléolithique livre sans doute des images qui semblent évoquer la sexualité, mais leur interprétation est délicate, et donne souvent à lire la succession de "modes" intellectuelles plutôt qu'un réel progrès dans la compréhension des mœurs sexuelles des Préhistoriques. Dans son déchiffrement, comme dans ses interprétations, l'approche de l'art paléolithique peut être un lieu privilégié de projection de nos propres cadres mentaux sur les cultures des hommes du passé » (Cohen, 2005). Par malice, on pourrait lui demander si elle ne projette pas son propre cadre mental en décrivant la figuration féminine de la grotte Chauvet comme « un corps de femme sans visage, réduit à l'objet de désir – un ventre, un sexe, la fente d'une vulve, l'entrouverture des cuisses, la courbe d'une hanche. Telle est la femme des origines, la plus ancienne de toutes [...], trente mille ans avant Courbet », mais réalisé sans son talent, ajouterions-nous. Si le corps de la femme est objet de désir, c'est majoritairement pour les hommes, nous le confirmons.